



5 CENTS

5 février 1938

LE JOURNAL

Indépendant politique, littéraire et artistique

Directeur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 263, rue Ste-Catherine est, Montréal — Tél. PL. 8471-2

Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

EN GARDE!

Pour sauvegarder la liberté
d'association en cette
province

J'ai lu avec intérêt et sympathie la lettre des évêques sur *Le problème rural en regard de la doctrine sociale de l'Eglise*. En l'énonçant de quelques considérations oiseuses, ce document est et restera l'un des plus sérieux et des plus importants que l'on puisse publier en 1938.

Félicitons d'abord le clergé de mettre, à côté des nécessités spirituelles, les besoins humains. Il reconnaît que, s'il y a tant de déracinés dans nos villes, c'est qu'on n'a pas fait à temps l'effort voulu pour procurer aux terriens certains avantages qu'offrent aujourd'hui la science et le progrès. Ce passage est à méditer:

"En un siècle où toute sorte d'atirances et de nécessités ont, dans la plupart des pays, déraciné les populations terriennes pour les concentrer dans les villes, l'on est mal venu, semble-t-il, de renvoyer à leurs champs tant de citadins improvisés, au hasard du moins à la terre ceux qui l'occupent encore. Sans doute, la vie rurale ne saurait désormais se concevoir avec les mêmes éloignements et les apitroisements qu'elle offrait naguère aux paysans, lesquels ont droit comme tous les autres de profiter de la science et des inventions modernes."

Il ne faut pas, en d'autres termes, que les producteurs agricoles, en comparant leur sort à celui des travailleurs urbains, se sentent humiliés ou inférieurs. Il ne suffit pas de leur servir ces fleurs fanées d'une rhétorique stérile: "Monarque du sol... Maître chez soi... Vie saine et heureuse... Nourriciers de l'humanité..." L'homme des champs sait que ces accablants de bonne conduite ne contiennent que du vent, et "ça ne colle plus".

On n'empêchera jamais plus le cultivateur de savoir qu'il existe, non loin de sa ferme, une foule d'êtres humains, ses compagnons d'hier, qui, si pauvres soient-ils, jouissent d'avantages matériels dont il est privé de par son isolement même: vie en société, facilités de transport, courtes journées de travail, électricité, cinéma, radio, distractions de toute sorte. Ces jouissances peuvent être futures en soi, mais allez faire comprendre aux jeunes qu'ils sont condamnés à en passer toute leur vie. Vous n'y parviendrez pas! Ici, ce n'est pas la valeur philosophique des choses qui compte: c'est la nature humaine avec toutes ses faiblesses. D'où découle, pour les Etats modernes, le devoir d'agréer la vie rurale sous peine d'assister à un dépeuplement agricole plus intense encore.

Autre bon point dans la lettre des évêques: l'adhésion complète au système coopératif. Ce passage en fait foi:

L'union agricole aura pour conséquence à peu près immédiate l'esprit de coopération, puis la création ou le développement de coopératives de crédit (Caisse populaires) et d'assurance, de production, de vente, d'achat, etc. Celle-ci à leur tour pousseront à une production plus égale et de meilleure qualité, ainsi qu'à une meilleure présentation. La sélection des sols et la culture des variétés, le développement des produits régionaux, l'ouverture de marchés avantageux, l'organisation de la publicité, la diminution des intermédiaires qui dévorent toujours leur bonne part des profits, voilà autant d'avantages pour les producteurs de la terre.

Etrange retour des choses! Les coopératives agricoles avaient été fondées et organisées sous l'ancien gouvernement libéral, avec le concours actif de M. Caron, alors ministre de l'Agriculture. Des fautes furent commises dans l'administration de cette magnifique entreprise. Cela donna prise à la critique de certains politiciens de bas étage, qui, au lieu de chercher à corriger et à collaborer, ne cessèrent de fustiger un corps social dont la tare principale, à leurs yeux, était d'être protégée par un parti politique. Je dirai plus: l'Union des Cultivateurs, qui naissait dans ce temps-là, fut dressée en adversaire irréductible de la Coopération. Et si l'esprit de coopération fut pratiquement annihilé, il faut en chercher l'origine non pas tant dans les fautes administratives que dans la mauvaise foi de certaines organisations rivales. Le mouvement fut gâché par la plus vile politique: on ne voulait pas que la Coopération fût une fondation libérale. Mais oublions ces souvenirs peu honorables, pour nous rattacher au principe de la coopération, qui, cette fois, devrait vivre.

J'en viens maintenant à un aspect plus délicat de la question: la tendance à un monopole d'association, qui mettrait en danger une liberté chère à tout citoyen. Je lis en effet ce passage troublant:

Cette vue d'ensemble ne dit rien des cercles agricoles, des sociétés d'agriculture, des cercles de jeunes éleveurs, des cercles de jeunes agriculteurs. C'est que le temps paraît venu à plusieurs, en vérité, d'examiner s'il ne faudrait pas subordonner d'une certaine manière au moins, à l'association professionnelle tous ces organismes qui se disputent la clientèle et les contributions des cultivateurs, sans grand avantage pour l'éducation chez eux du sens du bien commun. Les avantages que leur procurent ces groupements particuliers, ils devraient pouvoir les trouver tous sous l'égide de leur association générale.

Voilà qui est grave. Sans doute, on ne recommande pas, ici, la suppression de toutes les sociétés autres que l'Union Catholique (suite à la page 2)

APRÈS L'HOLOCAUSTE



Au témoignage d'un expert, les précautions les plus rigoureuses
avaient été prises contre l'incendie à Saint-Hyacinthe

• AVEC LE SOURIRE •

En padelockant les blind pigs

Qu'on nous excuse tout d'abord d'employer cet affreux anglicisme. Le verbe "padelocker" est en train de passer dans notre langue, grâce à la courtoisie de M. Duplessis.

Cette fois, il ne s'agit pas de ces diaboliques de "communismes", qui sont le diable en personne et qui mettent le feu partout, mais des "blind pigs" (encore un anglicisme) qui, paraît-il, poussent comme chendent aux quatre coins de Montréal, cette Sodome.

De l'aveu des agents de la Régie des Licences et de la Sûreté provinciale, les tripots où l'on vend des liqueurs sans permis et où l'on débite des boissons de contrebande, à toute heure du jour et de la nuit, surtout la nuit, se sont multipliés de façon alarmante dans toute la métropole, depuis le centre jusqu'aux banlieues les plus reculées. "Ca fournit pas", comme dirait l'autre. Tous nos Sherlock Holmes sont aux abois. Ils sont à se concerter sur les moyens d'exterminer cette peste.

On nous dit que c'est surtout depuis le règlement de fermeture des cabarets de nuit — à deux heures du matin, s'il vous plaît, heure où les honnêtes gens ont fini de faire du mal et où les personnes malhonnêtes commencent à peine à se sentir en train — que la contagion tripotière et blindepignante s'est intensifiée. C'est la loi des compensations.

Or, nous avons souvenance que, dans *Le Jour* du 27 novembre, nous avons prédit: "Dans les tripots, on sera ouvert toute la bande, on y fera des accords à la sainte vertu et on fera de l'argent au dépens des boîtes licites, que l'on aura fermées au nom de l'ordre et de la morale."

C'est une tireuse de cartes qui nous avait dit ces choses.

Le sens de l'humour

Un expert en assurances a déclaré, à l'enquête sur les causes de l'incendie de Saint-Hyacinthe, que toutes les précautions avaient été prises et que le système de prévention était parfait.

En voilà un qui a le sens de l'humour. Ceux qui ne comprennent pas l'ironie de cet homme d'esprit en ont ragé, naturellement. Quoi! disaient-ils, un collègue brûlé en pleine nuit, des enfants enfermés à double tour dans un dortoir sous les combles, sont pris dans les flammes comme des rats dans une trappe, quarante-six personnes perdent la vie, et on nous dit que malgré tout ça, les précautions prises étaient parfaites?

Voilà ce qu'on dit tout d'abord. Mais il faut songer que certaines gens ont l'ironie cruelle. Car on ne saurait comprendre autrement l'opinion de notre expert. C'est madame la marquise qui en fera une crise! La jument grise, puis les écuries, puis le Château, puis M. le marquis, tout ça est brûlé, et tout ça est annoncé par morceaux, avec le candide refrain: "Tout va très bien, madame la marquise!"

Où se loge le crétinisme

Une grande institution de haut savoir du Canada français faisait récemment savoir au chef d'une importante industrie qu'elle lui retirait désormais sa clientèle. Savez-vous pourquoi? Vous ne le croiriez pas, mais voici: cette pudibonde institution refuserait à l'avenir, d'écouter un quelconque secrétaire, d'acheter d'une maison que l'on disait américaine.

Certaine campagne d'achat chez nous, qui contredit souvent le bon sens et plusieurs lois économiques, et qui, heureusement, ne produira pas le résultat attendu, aura tout de même réussi à fausser bien des esprits et à servir maintes hypocrisies.

Le comble, c'est que le chef de l'industrie en question était un Canadien français qui possédait la presque totalité du capital-actions. En outre, sa maison emploie presque uniquement des Canadiens français et permet à une foule de familles de vivre catholiquement et franciquement. Ce sont là, des choses que n'a pas le droit d'ignorer une institution importante comme celle dont il s'agit.

Ajoutons que plusieurs ultra-nationalistes, qui vont brillant à cœur d'année la doctrine de l'achat chez nous" sont les premiers à délaissier les fournisseurs nationaux pour s'alimenter chez des Anglais, des Américains et même des Juifs. Nous pourrions citer nombre d'exemples, pour illustrer cet inconscience, pour ne pas dire cette hypocrisie. Tout cela frise la déloyauté.

Causons un peu

Il fait plaisir à notre collaborateur Emile-Charles Hamel de présenter cette semaine le premier d'une série d'articles: *Les jeudis soirs d'Etienne Berger*.

Chaque jeudi soir, quelques personnes qui n'ont pas perdu la faculté de penser se réunissent chez un libraire ne manquant d'esprit ni de lettres. On discute politique, art, science, littérature; l'actualité est passée en revue, les opinions les plus diverses sont exprimées... et quelques détails plaisants viennent parfois s'ajouter à la conversation.

Il nous semble que la formule ne devrait pas déplaire: elle ne manque de vie ni d'intérêt. S'il est quelques sujet que nos lecteurs aimeraient voir discuter, ils n'ont qu'à nous en exprimer le désir. Et s'il s'en trouve pour vouloir que leur opinion soit exprimée quelque jeudi soir par l'un ou l'autre des personnages animés par l'auteur de ces articles, il en sera fait à leur gré.

Nous vous invitons donc, bien cordialement, aux *Jeudis soirs d'Etienne Berger*.

Candidat à l'asile ou au pénitencier?

Un sombre crétin — s'il n'était que cela! — me décoche dans une feuille ordurée, qui rappelle celles dont se nourrit un certain bétail dont parlait un professeur américain,

BILLET

Chrysis

Un temple de porphyre auquel on accède
par douze marches de quartz.

Une porte de cuivre luit au fond d'un
portail soutenu de deux colonnes de marbre blanc.

Bordée de confères aux aiguilles d'or
massif, une allée y conduit.

Une allée pavée d'émeraudes, de rubis,
d'agates, de saphirs, de turquoises et de
cristal de roche.

Une flamme dans les yeux et un vaste
espoir au cœur, un demi-dieu, beau comme
Adonis et intrépide comme Achille, monte
vers le sanctuaire.

Hormis le crissement de ses pieds dans
les gemmes, tout est silence dans cette féerie
de lumière et de couleurs.

La porte de cuivre s'ouvre devant sa face
altière et se referme derrière lui.

Un chant très doux, sortant de bouches
invisibles, descend du dôme bleu; l'air est
saturé de parfums; dans les prismes des
vitreaux, les teintes du jour s'ouvrent en
éventail.

Devant un autel païen, bas et moelleux
comme un divan d'orient, le demi-dieu
s'arrête.

C'est là que, sous un baldaquin azur et
vêtu d'ombre et de clarté, dort Aphrodite.

Toute la nature, toute la richesse de vie
et toute la joie de l'être se concentrent sous
la toison fauve, sous les paupières fermées,
sous les courbes éblouissantes, dans les plis
des lèvres.

Par les sinuosités de la gorge, descendant
jusqu'à l'affaissement de la taille, les cheveux
de Chrysis forment des ruisseaux d'or entre
des rives blanches.

Les chants d'amour ont des notes plus
hautes, les parfums deviennent plus voluptueux,
les rayons d'un vitrail violentent le
visage de la déesse assoupie.

Et deux yeux verts s'ouvrent tout grands!
La voûte fait silence et le cœur du héros
cesse de battre.

Dans les sens et dans l'âme du témoin
sédité, rien ne reste que le trait d'un regard
vague et profond, où se condense, en une
minute éclatante et pleine, toute la beauté
du monde.

Rien ne reste, ni les chants, ni l'or, ni le
marbre, ni le porphyre, ni les pierres
précieuses!

Rien que l'accent d'un regard glauque,
celui d'Aphrodite, déesse des grands Olympiens
et des hommes.

Et le héros tombe front contre terre.

J.-Ch. H.

Il n'y a pas si longtemps, des injures et des
calomnies à faire honneur à un égoutier ivre.
J'ai, jusqu'à ce jour, gardé le sourire, car il
n'est pas dans mes habitudes de répondre à
des gens qui me paraissent atteints de gomme
au cerveau et qui méritent de finir à
l'asile d'aliénés ou au pénitencier.

Je garde encore le sourire, en rappelant
au sombre crétin qu'il n'y a pas, en matière
criminelle, de prescription, ce qui me per-
mettra de lui fermer net sa gueule de brochet.
Le jour où j'ouvrirai la bouche, ce qui ne
tardera pas.

A.-R. B.

(suite à la page 2)

L'axe Londres-Paris

On conserve encore quelque espoir, entre
deux guerres civiles, trois révolutions et un
coup d'Etat, d'arriver malgré tout à prévenir
une conflagration générale, dont tout le
monde parle, que tous les gouvernements
redoutent et qui éclatera, comme toujours,
au moment où on s'y attend le moins. Depuis
cinq ans, on a frisé à plusieurs reprises le
grand conflit; chaque fois l'attitude prudente,
sinon toujours ferme, des Puissances occi-
dentales, est arrivée à conjurer le danger.
Quelles que soient leurs faiblesses, les régi-
mes parlementaires auront au moins contribué
à maintenir la paix aussi longtemps que pos-
sible, et même, s'ils n'avaient rendu que ce
service à l'humanité, leur existence serait par
ce fait justifiée.

Cependant, on commence à se demander
sérieusement si cet équilibre, péniblement
maintenu jusqu'à ce jour va pouvoir durer
encore longtemps. Depuis l'affaire d'Ethio-
pie, les crises se sont succédées avec un
rythme de plus en plus accéléré et avec une
ampleur toujours plus grande, au point qu'on
ne voit pas comment cette guerre larvée peut
durer encore sans provoquer la conflagration
généralisée.

Après avoir circonscrit, autant que pos-
sible, la guerre d'Espagne, les Puissances se
trouvent en face des hostilités sino-japo-
naises qui, quoique n'étant pas officiellement
déclarées n'en restent pas moins une guerre
dans toute l'acceptation du mot.

La situation est donc devenue extrême-
ment sérieuse et seul le mouvement de rap-
prochement de plus en plus marqué entre
Londres et Paris fait naître quelques espoirs
de détente.

On a cru, un moment, que le nouvel axe
en formation se prolongerait peut-être jus-
qu'à l'Amérique. Il semble toutefois que les
événements d'Extrême-Orient soient là pour
apporter un démenti aux vœux trop optimistes
de certains. Quels que soient leur désir de
paix, les Etats-Unis ne sont pas prêts à faire
la moindre démonstration pour la main-
tenir, de peur d'être entraînés, malgré eux
dans une aventure analogue à celle de la
guerre 1914-18.

Même en Extrême-Orient, où l'enjeu
économique, sinon politique, en vaut la peine,
Washington n'est pas disposé à intervenir.
Cela est infiniment malheureux, parce que
cette attitude donne à croire à des gouverne-
ments qui ne comprennent que l'argument,
la force, qu'il y a divergence réelle d'intérêts
entre les Etats-Unis d'une part, la France
et surtout l'Angleterre, de l'autre. Aussi,
voit-on se dessiner une manœuvre diplo-
matique subtile tendant à séparer plus encore
Washington de Londres et de Paris.

La situation est d'autant plus compliquée
qu'il ne saurait être question pour les Etats-
Unis d'intervenir en Europe, dans les affai-
res d'Espagne notamment, et encore moins

(suite à la page 2)

Un grand journaliste lord Atholstan

La manifestation unanime de la presse
canadienne lors de la mort de lord Atholstan
est le plus bel hommage que l'on pouvait
rendre à ce grand journaliste, ce très grand
journaliste, qui, au cours de sa longue exis-
tence et de sa carrière extrêmement remplie
ne s'était pas fait que des amis. Qu'il ait été
ou non critiqué avant sa mort, toute la
population, tous ses confrères ont tenu à s'in-
cliner devant le cercueil de l'homme qui,
parti de presque rien, créa un journal splen-
dide et fit, au Canada, ce que l'incomparable
Scott avait accompli, en Angleterre, avec le
Manchester Guardian.

C'est avec un sincère regret que nous
voyons disparaître ce journaliste de grande
classe, qui sut toujours s'entourer des colla-
borateurs les plus solides et les plus con-
sciencieux. Il faut, certes, être du métier, pour
savoir les difficultés qui apparaissent, à cha-
que pas, sur la route d'un directeur de jour-
nal, les embûches, les trahisons, les coups
au-dessous de la ceinture, qui se répètent à
tout bout de champ et qui, souvent, coulent
les plus brillantes plumes. Il faut être jour-
naliste pour savoir combien il est difficile
de piloter un quotidien ou un hebdo, de le
faire vivre tout en assurant la plus grande
liberté possible d'opinion à ses collabora-
teurs.

A côté de l'homme, doublé d'un philan-
thrope qu'était lord Atholstan, il y a le
directeur de journal, l'homme qui fait ou
défait un journal. Disons tout de suite
qu'Atholstan fit le *Star*, littéralement de A
jusqu'à Z, qu'il sut lui donner une impulsion
qu'il a toujours conservée, une influence jus-
tifiée par sa grande indépendance à l'égard des grandes questions
nationales et internationales. Britannique
dans l'âme, mais sans pour cela être plus
royaliste que le roi, sans vouloir bêtement
singer l'Angleterre, conscient de la notion
impériale dans le meilleur sens du mot,
Atholstan a été le type du journaliste dont
l'influence peut être profondément nuisible

(suite à la page 2)

EN GARDE

(suite de la 1ère page)

des Cultivateurs, mais on pousse les gouvernants dans cette voie, et Dieu sait si, une fois l'impulsion donnée, ils sauront s'arrêter. Le gouvernement peut, s'il le veut, faire mourir d'inanition toutes les associations qu'on lui désigne comme non recommandables. Il peut aussi rendre si puissante l'association rivale, qu'il lui permette de tout écraser autour d'elle, jusqu'à ce qu'il soit étouffé lui-même par cette force posée le plus souvent contre lui.

Un jour viendra, si nous n'y prenons garde, où une association professionnelle de ce genre, formée et sans cesse gérée par l'Etat, deviendra l'instrument de certains chefs imprévisibles, qui s'en serviront pour tout régenter au dépend de l'ensemble du peuple. Car, ne l'oublions pas, la représentation proportionnelle n'existe pas chez nous, et les comités ruraux sont de beaucoup plus nombreux que les comités urbains, où se trouve pourtant la grande majorité. Nous ne voulons pas devenir les jouets d'une minorité.

C'est du reste avec peine que l'on assiste, dans le moment, à une campagne systématique contre la liberté d'association. On veut donner à tout une couleur raciale et confessionnelle. On mêle à dessein l'économique et le spirituel, on présente certains groupes neutres comme de vrais croquemittains. On rêve de la destruction préméditée des unions qui veulent vivre à côté des syndicats nationaux, on traite de malfaisants les clubs sociaux des villes, qui permettent de réunir en paix les hommes d'affaires de toute race et de toute croyance, on tente d'isoler tout un peuple en fermant sur son corps fragile le corset d'acier du nationalisme le plus gênant. Où allons-nous?

Jean-Charles HARVEY

Avec le Sourire

(suite de la 1ère page)

Le Schisme du "Devoir"

Toute la province est sens dessus dessous: un schisme la menace, qui risque de provoquer une crise morale profonde parmi les populations du pays. Nous espérons, pourtant, que cette catastrophe sera évitée, grâce au bon vouloir des intéressés. Nous ne sommes pas à Byzance, mais nous risquons d'avoir quelque chose dans le genre de la querelle des Bleus et des Verts. Voici le fonds de l'affaire: le 27 janvier, l'Action Catholique publiait l'entrefilet suivant:

Ne devons-Nous pas déplorer que sous des formes subtiles le vice de l'intempérance cherche de nouveau à nous gangrener, et que, — Nous le disons avec douleur, — il gagne, hélas! de plus en plus les cercles féminins. Nous dénonçons nommément les cocktails et autres procédés d'enivrer les femmes, pour les exciter ensuite à toutes les audaces et les assujettir à toutes les connivences. Nous demandons aux maîtresses de maisons, dignes de leur nom chrétien, d'exercer à ce sujet une vigilance sévère et de combattre une si funeste mondanité.

Son Eminence le Cardinal

J.-M.-R. VILLENEUVE, O.M.L., Notez bien le mot "cocktail". Il est écrit à l'anglaise. Eh bien! Le Devoir, qui jusqu'à ce jour passait pour un organe conformiste, est sorti du droit chemin et s'est permis d'écrire, tout comme Lucien Parizeau: coquetel. Ce qui est, évidemment, une chose épouvantable. On nous objectera que, peut-être, le texte original portait l'orthographe à la française. Impossible! car nul n'ignore que l'Action Catholique est infallible, en matière journalistique, tout comme l'Almeida-Economiste l'est dans son domaine propre.

De méchants "rouges" nous disent que l'on se trouve là en présence d'un cas de trahison des paroles du Cardinal. Erreur, mauvaise foi. Nous sommes purement et simplement en présence d'un schisme, d'autant plus regrettable qu'il survient si peu de

Une petite leçon de géographie

M. Henri Cangardel, qui vient d'être élu le président de l'Académie de Marine de France, a déjà reçu une petite leçon de géographie canadienne fort amusante si l'on en juge par la personnalité de celui qui lui l'a donnée.

Nous sommes en 1934, au mois d'août. Avec neuf cents de ses compatriotes. M. Cangardel, qui, incidemment, est le directeur général de la Compagnie Générale Transatlantique, visitait le Canada pour la première fois. C'était à l'occasion des grandes et inoubliables fêtes du IVe centenaire de l'histoire traversée de Jacques Cartier. Le paquebot "Champlain" remontait le Saint-Laurent après ses trois escales de Miquelon, de Charlottetown et de Gaspé. La journée était radieuse. Là-bas, sur la côte avec son "Boulevard Perron" en corniche, les villages se détachaient nettement, ces beaux villages aux noms si français de "Ma Gaspésie au soleil" comme disaient Claude Mélançon et son plagiaire Antoine Bernard. Le spectacle était féérique à quelques encablures de ce littoral pittoresque; aussi, était-ce là le sujet général des conversations à bord.

Les journalistes étaient montés chez le commandant Barthélemi. Toute la haute gomme de la presse de la province s'y trouvait, les Potvin, les Saint-Pierre, les Pelletier, (Georges), les Roy (Louis-Philippe), les Turgeon (Jean-Marie), les Léveillé, etc. En 1934, M. Georges Léveillé était un reporter renseigné que ses scoops rendaient redoutable. M. Cangardel participait à la conversation avec Damase Potvin et le commandant. L'auteur de "La Robe noire" (Damase Potvin) agréait son érudition de toujours d'un esprit très vif. Mais, oh scandale! pour une oreille laurentienne! M. Cangardel avance la tête dans le hublot et s'écrie, dans son enthousiasme: "Quel beau pays que ce Nouveau-Brunswick!"

A ces mots, Léveillé sursaute et corrige avec tact: "Pardonnez-moi, c'est ici la province de Québec."

— Ah! non, reprend un peu vivement le directeur général. C'est le Nouveau-Brunswick.

— Je vous assure, Monsieur, veut dire Léveillé.

— Mais, Monsieur, interrompt avec chaleur M. Cangardel, j'en ai la foi des meilleurs atlas.

— Qu'à cela ne tienne, c'est la province de Québec, c'est la Gaspésie. Je vous montrerai une carte tout de suite. Aussitôt, M. Cangardel reconnaît notre province. Hier, c'était le même paysage, et l'on était encore au Nouveau-Brunswick. Aujourd'hui, c'est Québec. Léveillé et lui esquissent quelques gestes sur la carte et s'entendent parfaitement à la fin.

M. Cangardel aujourd'hui président d'une Académie de savants navigateurs et géographes se souviendra-t-il de M. Léveillé et de la Gaspésie? Et M. Léveillé qui est maintenant le chef du cabinet de M. Duplessis se rappellera-t-il qu'il fut un temps où il n'hésitait pas à faire la leçon à un futur président d'une Académie qui a compté des Bougainville, des La Bourdonnais, des La Pérouse parmi ses membres?

Professeur HADDOCK

temps après l'incomparable Congrès de la Langue française... Nous en sommes tout maris...

Tout n'est pas perdu, comme à Saint-Amant-de-la-Plaine, et il faut espérer que sous le signe de l'union nationale qui caractérise si bien l'état d'esprit de la province de nos jours, Le Devoir fera amende honorable et que nous ne serons pas déchirés par l'effroyable schisme de la "queue de coq"...

P.S. En dépit de tout ce qu'on a pu dire sur notre compte, nous sommes des "conformistes", puisque nous nous servons de l'orthographe de l'A.C.

L'école obligatoire au Vatican

S'il faut être franc-maçon pour demander l'instruction gratuite et obligatoire dans la province de Québec, que faut-il dire des Etats pontificaux, où les parents sont forcés de par la loi d'envoyer leurs enfants à l'école?

Dans la "loi sur les sources du Droit" (Titre II, article 21) par laquelle Pie XI organisait ses nouveaux Etats, nous lisons:

"L'instruction élémentaire est obligatoire à partir de l'âge de six ans jusqu'à celui de quatorze ans révolus pour les enfants des deux sexes. Ceux-ci, tant qu'il ne sera pas établi d'écoles dans la cité du Vatican, devront fréquenter celles de Rome que désignera le gouverneur, après entente avec l'autorité civile."

"Les parents ou tuteurs qui contreviendront à l'obligation précitée seront punis d'une amende pouvant atteindre 500 livres (au taux actuel du change, \$26) et d'un emprisonnement pouvant durer six jours, à moins qu'ils ne puissent prouver qu'ils sont en mesure de donner l'instruction privée à leurs frais et avec des moyens appropriés."

"La peine peut être appliquée deux fois dans la même année scolaire."

Lors des luttes soutenues, dans le passé, par certains laïcs, en faveur de l'école gratuite et obligatoire, je me souviens du scandale qu'ont soulevé certains esprits étroits. On faisait un crime à ceux-là de contrecarrer, disaient-ils, les enseignements de la théologie. Et les condamnations étaient toujours menaçantes. Les temps sont bien changés. Voici le Souverain Pontife lui-même qui parle par l'exemple.

Il y a quelques semaines à peine, lors de la radiodiffusion de l'Heure catholique, un religieux a formellement déclaré que l'Etat avait le devoir d'exiger de ses sujets un certain degré de culture et d'instruction. Si ce devoir peut se traduire par des actes,

n'est-ce pas par l'instruction imposée au nom de l'avenir de toute une génération et de l'intérêt supérieur de la société?

Cette thèse du devoir de l'Etat est celle du cardinal Zigliara, auteur d'un ouvrage philosophique enseigné autrefois dans les collèges classiques de la province de Québec. Il dit en toutes lettres (Summa Philosophica, vol. III, 5e édition, p. 219): "Que nous concédions à l'Etat le droit d'imposer l'instruction obligatoire, que s'ensuit-il? Seulement que les pères de familles peuvent être forcés par la loi de faire instruire leurs enfants."

Il est vrai que l'abbé Lortie, dont le manuel est encore en usage, je crois, dans nos collèges, condamne le point de vue du pape actuel et du cardinal Zigliara, mais on ne peut en tirer d'autre conclusion que celle-ci, à savoir que nos savants ont parfois tort de fabriquer des dogmes avec des questions libres.

Il y a longtemps qu'on a fait justice de l'argument qui invoque la liberté du père de famille. Nous le répétons, les droits parentaux sont le plus souvent des obligations en regard des enfants. L'Etat a le droit et même le devoir de voir à ce que le père remplisse sa tâche essentielle et de protéger la vie intellectuelle et morale de sa progéniture tout autant qu'il a le droit d'empêcher les mauvais traitements corporels.

Je reviendrai sur cette question. Nous tenons en réserve d'autres documents intéressants, qui démontrent que les épouvantails d'hier sont devenus des objets inoffensifs. Pas un peuple autant que le nôtre n'a vécu sous la terreur de certains mots. Pour avoir cédé trop souvent à quelques sophismes, auxquels il soumettait d'emblée sa conscience et son jugement, par ses admirables habitudes de bon enfant, il se trouve aujourd'hui en face d'une situation scolaire dont il ne sortira que par un réveil de toutes ses énergies.

J.-Ch. H.

Un grand journaliste

(suite de la 1ère page)

ou bonne sur plusieurs générations. Notons avec gratitude qu'elle n'a pas été néfaste, ce que peu de journalistes modernes peuvent revendiquer.

Homme de progrès, le propriétaire du Star est bien vite rendu compte de l'importance primordiale de la nouvelle information. Il ne sacrifiait jamais à la dépêche éditoriale, et par des articles d'une haute tenue et d'une solidité remarquable, fit, de son journal un organe vraiment national, qui ne perdit pas son temps dans des querelles stériles et oiseuses qui déshonorent maints journaux modernes.

Né sans cuiller en argent dans la bouche, pour employer une expression populaire imagée, Atiolstan créa peut-être le plus grand journal du Canada et accomplit le même tour de force que le regretté Scott du Manchester Guardian.

Pendant près de trois quarts de siècle, il combattit pour développer et maintenir son journal à un très haut standard. Il réussit à créer une véritable institution à laquelle le public s'est attaché.

Nous espérons que ses successeurs suivront la belle tradition journalistique instituée par le premier lord-journaliste canadien.

A.-R. BOWMAN

REDACTION ET ADMINISTRATION

253, rue Sainte-Catherine est, Montréal.

Téléphone: PLATEAU 8471-8472

Administration: REAL ROUSSEAU

Secrétaire de la Rédaction: A. BOWMAN

On est prié d'envoyer toute correspondance à la case 20, Station "N" en mentionnant sur l'enveloppe le service (Rédaction ou Administration) auquel on veut s'adresser.

Le type économique et social des Canadiens

Par M. Léon GERIN

M. Léon Gerin est de ceux qui fuient volontairement le vacarme de la publicité. Son grand et fécond labeur mérite pourtant à plus d'un titre, l'attention et l'admiration du public. Nous oserons dire que leur auteur mérite en même temps son respect. Cette simplicité, accompagnant tant de science et de culture, ne pouvait toutefois passer inaperçue. Avant d'avoir publié un seul ouvrage, M. Léon Gerin s'est vu octroyer le doctorat ès-lettres, par l'Université Laval, le doctorat ès-sciences sociales, par l'Université de Montréal, la présidence de la Société Royale du Canada. Ajoutons que M. Gerin a occupé pendant une trentaine d'années le poste de chef de la traduction aux Débats, à Ottawa.

Cette longue expérience des questions de linguistique lui a permis de publier son monumental "VOCABULAIRE PRATIQUE DE L'ANGLAIS AU FRANÇAIS", qui est paru l'an dernier aux EDITIONS DE L'A.C.F. La série d'enquêtes auxquelles il se livre depuis plus de quarante ans, va maintenant lui permettre d'édifier, dans le domaine de la science sociale, un monument non moins remarquable: "LE TYPE ECONOMIQUE ET SOCIAL DES CANADIENS". Le premier volume d'une série de quatre s'intitule: "MILIEUX AGRICOLES DE TRADITION FRANÇAISE". Il vient de paraître aux EDITIONS DE L'A.C.F.

M. Gerin partit pour Paris, où il s'imprégna, à l'Ecole libre des Sciences politiques, des doctrines de Frédéric Le Play. Lorsqu'il revint au pays, préparé à l'observation méthodique des groupements humains et à la reconstitution de l'histoire des sociétés, il s'assigna pour tâche d'étudier avec minutie l'organisation sociale du Canadien français. Ses premières études tracèrent le tableau de la colonisation en Nouvelle-France, aux

L'axe Londres-Paris

(suite de la 1ère page)

dans d'autres qui pourraient avoir lieu sur des terres encore plus éloignées. Il aurait fallu, pendant que l'Angleterre et la France s'occupent des questions du Vieux Continent, que l'Amérique se tournât du côté asiatique pour maintenir la paix, par une démonstration navale et aérienne, au besoin. Nul doute que l'effet n'eût été aussi impressionnant que salutaire. Les Puissances de proie n'auraient pas tardé à se rendre compte qu'elles ne pourraient tenir le coup contre la coalition de la Paix.

Les choses ne se sont pas passées ainsi. Les Etats-Unis restent dans l'isolement, jusqu'à un moment où, par la force des choses, ils seront entraînés dans un conflit. Mais pendant ce temps là les Puissances occidentales jouent, à l'égard des Etats totalitaires complices, le rôle des Curiaques devant les Horaces. Et si les affaires continuent longtemps de ce train, nul doute que le résultat final sera analogue à celui enregistré dans les tablettes de l'histoire romaine.

Cependant, il ne faut pas désespérer. Il y a quelques symptômes d'un redress. ent chez les gouvernants de Londres et de Paris. Lentement se forme l'axe qui fera contrepoids à celui qui existe déjà entre Berlin et Rome. Il se forme parce qu'il est une nécessité. Et ce sont ces alliances qui sont les plus solides. Rien de tel comme d'être tous à bord du même navire. On est aussi intéressé que le voisin à éviter le naufrage total.

Le réarmement anglais prend corps, l'assainissement de la France, également. Quelques navires, quelques avions, quelques canons de plus, la base de Singapour achevée, et l'Angleterre sera prête. Un redressement financier en France, un rajustement des alliances et la République pourra faire face à n'importe quel ennemi.

Le problème russe reste la grande inconnue de l'équation politique. Les Soviets, aujourd'hui, alliés de l'Angleterre et de la France, peuvent se tourner demain, si cela fait leur affaire, du côté de Rome ou de Berlin. C'est une éventualité qu'on ne saurait négliger. Il y a lieu de croire que les chancelleries de Paris et de Londres tiennent compte de cette volte-face toujours possible quand on a affaire à des Slaves.

Et c'est peut-être cette éventualité qui, plus que toute autre chose, rapproche deux anciens alliés qui n'auraient jamais dû rompre, comme cela s'est vu, leur féconde collaboration, en vue du maintien de la Paix.

A.-R. BOWMAN

17e et 18e siècles. Puis, ayant retracé l'origine historique des groupements canadiens-français, il examina comment ces institutions avaient pu se perpétuer jusqu'à nos jours. Les enquêtes minutieuses qu'il groupe aujourd'hui sous le titre "LE TYPE ECONOMIQUE ET SOCIAL DES CANADIENS" peuvent se grouper sous trois chefs: l'habitant, la famille rurale, la paroisse. L'auteur remonte ainsi de l'individu aux différents types de sociétés qui encadrent et expliquent le Canadien français. Ces analyses pénétrantes, sans parallèles dans notre littérature, sont fort révélatrices parce que M. Gerin ne se paie pas de mots, mais recherche les causes profondes.

Chez M. Gerin, les dons de l'écrivain se joignent à ceux du savant. Sa phrase pleine de sève, débarrassée de tout cliquant et qui n'est sévère que pour les inattentifs, denote, outre une connaissance rare de toutes les nuances de notre langue, M. Gerin est un écrivain de race, l'un des très rares qu'il y ait jamais eus en Canada français. Sur ce point, l'unanimité s'est faite depuis longtemps. Il n'est besoin, pour en juger, que de lire ce que pensent de lui MM. Edouard Montpetit, Pierre Davault, etc.

LE TYPE ECONOMIQUE ET SOCIAL DES CANADIENS (Tome I — MILIEUX AGRICOLES DE TRADITION FRANÇAISE) est en vente aux EDITIONS DE L'A.C.F., 1735, rue Saint-Denis, au prix de \$1.00, et dans toutes les grandes librairies.

Lettre ouverte au directeur du "Jour"

Mon cher Jean-Charles,

Me permettez-vous d'inaugurer dans votre journal une rubrique? "Plaisirs de la vie". Vous me l'avez répété à plusieurs reprises: on nous a ennuie — et ce n'est pas là une des moindres lacunes de l'éducation qui sévit en Canada français — on nous a prêche que la vie est une chose austère, un drame, et que la souffrance est excellente, supérieure à la joie. Que la vie soit dramatique ne s'en aperçoit-on pas suffisamment? Quant à la souffrance, sous toutes ses formes, j'estime qu'il faut la supporter avec courage lorsqu'elle est inévitable mais qu'il est stupide de la rechercher, de s'y complaire. Il y a dans cette recherche quelque chose de malsain, un romantisme peu honorable pour la raison. "Nous sommes les artisans de notre destinée", écrivait Paul Bourget. Et Novalis: "Le caractère, c'est la destinée". De pauvres gens passent leur temps à envier les biens, les avantages des autres et à déplorer de ne les avoir pas. Ils s'agrippent à regarder autrui. Ils traversent cette "vallée de larmes", plein d'amertume et d'aigreur, répandant leur ennui et leur mécontentement. Ils vont le visage tragique, le cœur rempli de fiel, la conversation acide. "Je n'ai pas de santé", dit X. "Moi, pas d'argent", dit Y. "Mais vous avez la vie, vous jouissez du plus magnifique de tous les biens!" suis-je tenté de leur expliquer. Il faut aimer la vie pour en être aimé. Elle ne donne rien aux éternels boudeurs. Mais sa générosité est grande envers ceux qui ont foi en elle, qui la regardent calmement, avec le sourire, qui se sont donnés pour principe de l'aimer au lieu de la dénigrer.

La santé? La mienne n'est pas fameuse! La fortune? Je n'en connais que le nom. Et pourtant, j'aime la vie! Je l'aime jusqu'à l'idolâtrie. Si j'étais un poète épique, je lui consacrerai le meilleur de mon œuvre, le

plus ardent de mes hymnes. Non parce qu'elle me comble de bienfaits, qu'elle me gâte. Mais parce que, à force de courage, d'adresse, de ruse, de raison, je réussis à lui arracher de délicieux plaisirs, des heures heureuses, des moments de vive joie. Il existe une volonté du bonheur qui crée son objet.

Je ne parlerai pas ici, si vous le voulez bien, de ce qui fait le charme profond de la vie, ce qui lui donne une merveilleuse saveur: l'amour, l'amitié, le travail.

L'amour: deux êtres ne font plus qu'un seul; ils communiquent dans la chair et dans l'esprit. L'amour multiplie à l'infini le goût suave de la vie; il en est l'inestimable trésor, le joyau sans prix et suprême auquel tous les autres sont une camelote. Une vie sans amour, c'est un paysage sans soleil, une terre sans eau, un jardin sans fleur. Mais que le grand amour se lève et un radieux soleil anime le paysage, les sources d'eau limpide baignent la terre et toutes les fleurs s'épanouissent au jardin. On objectera: "Mais tous les hommes ne rencontrent pas l'amour, le grand amour." Je ne sais. Je sais que beaucoup l'ont rencontré et ont été trop imbéciles pour le reconnaître, l'arrêter, le conserver. Beaucoup aussi le cherchent là où ils ne sauraient le découvrir.

L'amitié: un sentiment moins violent que l'amour, qui, toutefois, lui ressemble en bien des points, et qui illumine aussi la vie d'une admirable clarté. Un ami, c'est un présent rare, un cadeau des dieux. Il faut vouloir l'amitié comme on veut l'amour. La recherche avec prudence et discernement. Et ne point confondre de bons camarades, de simples relations avec un ami. Les hommes sont cruellement déçus qui ont pensé pouvoir obtenir l'amitié de tous. Je souris lorsque j'entends de pauvres gens se plaindre de l'ingratitude ou de la trahison de leurs innombrables amis. Ils ont manqué de finesse et le manque de finesse est toujours puni.

Le travail: une peine? un châtiment? Le travail librement choisi et que l'on accomplit avec toute son intelligence et tout son cœur, c'est une ivresse, un bonheur digne de rivaliser avec l'amour et l'amitié. Ah! cette lutte

enivrante de l'artiste avec la matière, cette force que l'on sent en soi à se mesurer aux obstacles et à les réduire, cette joie inondante devant les difficultés vaincues, l'œuvre réalisée! Travailler, lutter, tirer la forme de l'informe, préciser ce qui est vague, définir ce qui est flottant, il n'y a pas de plus belle, de plus grisante affirmation de la vie, de l'amour de la vie. Je plains ceux qui n'ont jamais connu l'immense volupté du travail, de l'œuvre destinée devant l'imagination comme un idéal, et qu'il faut exécuter au travers des embûches et des refus de la matière.

Mon cher Jean-Charles, je ne commenterai pas sous la rubrique "Plaisirs de la vie" ces trois raisons majeures d'aimer la vie: l'amour, l'amitié et le travail. L'homme qui n'aime pas ses semblables, qui est fermé à l'amour et à l'amitié, qui n'a pas un idéal qu'il s'efforce passionnément d'atteindre, cet homme me paraît beaucoup moins intéressant que le caillou du chemin. Je n'écrirai jamais dans le vain but de secouer l'apathie de ce cadavre. Si les grandes passions humaines ne l'échauffent pas comment comprendra-t-il qu'il y a dans "l'amour du beau" de nouvelles raisons de célébrer la vie et de lui dire notre reconnaissance?

Sous la rubrique: "Plaisirs de la vie", si vous l'acceptez, j'entreprendrai lecteurs et lectrices de livres, de cinéma, d'art: de visites aux Expositions, aux grands magasins, aux joailleries, aux quelques petits restaurants de Montréal où l'on mange honnêtement, etc., etc. J'éviterai avec soin, il va sans dire, toute publicité commerciale.

Voici mon idée: du samedi midi au dimanche soir, un jeune couple s'applique à vivre de la manière la plus agréable possible. En semble, nos jeunes amoureux lisent, vont au cinéma (parfois), bouquinent, visitent les expositions artistiques (quand il y en a), flânent dans les grands et les petits magasins, déjeunent dans tel restaurant et dînent dans tel autre. Ils aiment la vie, ils ont le goût du beau, le culte de l'éclectisme. Rien ne leur semble préférable au divin plaisir du choix. Diligentissime, dira-t-on? Un peu, sans doute. Pas plus qu'il convient. Les plus

graves soucis nous assaillent chaque jour et les plus hautes préoccupations nous sollicitent. Cinq journées et demie par semaine, il faut se courber sous la tâche pour gagner de quoi subsister. En fin de semaine, nous obligerons-on à lire "Le Devoir" ou les ouvrages de Lionel Groulx? A entendre des discours anticomunistes? A prendre part à des manifestations dites nationales? A fréquenter tous les raseur de l'anti-ci et du pro-ca? En ce monde où l'on s'impose tant de contraintes dont plusieurs sont vaines ou sottes, je demande l'humble permission de vivre un peu pour mon plaisir. Quelques heures par semaine seulement! La permission de me cultiver un peu selon ma fantaisie. La permission de renoncer, quelques heures par semaine seulement, à toutes les barbaries pour jouir des trésors de la civilisation. Ma demande est-elle exorbitante? scandaleuse? On me serine sans répit que je dois être un citoyen, un patriote, un militant, un homme de devoir, de tous les devoirs. Je veux bien être tout cela. En retour, me laissez-vous, dans mes rares moments de loisir, être un civilisé? La lutte continue nous excède, l'âpre tension nous brise les nerfs. Ah! un peu de liberté! Permettez que je lise ce qui me plaît, que je me promène au gré de mon caprice!

Cher ami, je ne crois pas que la rubrique que je souhaite instaurer, s'oppose à l'esprit du "Jour". Votre hebdomadaire n'est-il pas au service d'une juste liberté de l'homme et dévoué aux intérêts de la culture? Parlant de nous, n'avez-vous pas écrit au fronton d'un livre: "Les demi-civilisés"? Au train où vont les choses, ne risquons-nous pas de devenir des quarts et des cinquièmes de civilisés pour, en définitive, sombrer dans la barbarie? "Journal d'avant-garde et de combat", dit-on du "Jour". Journal aussi qui s'efforce de maintenir nos attaches à la civilisation. Oh! assurément, je ne suis point un grand civilisé! Tout au moins, je ne prends pas mon parti d'être un complet barbare.

Je sais que m'intéressant à des choses de plus en plus méprisées et méconnues par une humanité belliqueuse jusqu'à la féroce, je risquerai de paraître futile, aux yeux de cer-

taines personnes qui tiennent la gravité imperturbable et la tension morale pour les seules attitudes dignes de l'homme. Selon elles, il ne faut plus sourire, ni plaisanter, ni se passionner pour tout ce qu'il y a dans le monde de délicat et de charmant et d'exquis. Ces héros ne rêvent que de bataille pour la bonne cause, — celle qu'ils servent, de régénération de l'humanité — celle qu'ils lui apporteront. — La crise humaine est loin d'être résolue et personne n'en peut raisonnablement conjecturer la solution. Il semble bien qu'une civilisation est morte sur les champs de carnage européen de 1914-1918. Et l'humanité est en gestation d'une civilisation nouvelle. Que sera-t-elle? Enigme angossante! A coup sûr, il existait des choses qui méritaient d'être sauvées dans le naufrage de l'ancienne civilisation par exemple, une certaine liberté de l'homme, un certain plaisir de vivre et d'envier la vie avec le sourire, de ne pas boudier ses innombrables bienfaits...

J'ignore profondément ce que sera le monde lorsqu'il aura enfin retrouvé une solide assiette. Il est une chose que l'on peut constater dès aujourd'hui: en dépit de la crise qui laboura l'homme et le bouleversa, l'antique fond de l'homme demeure le même; il y a un tuf que le choc n'entame pas. Et c'est sur ce tuf inébranlable que l'on peut compter pour maintenir certaines choses que l'homme retrouvera avec joie lorsqu'il se sera retrouvé lui-même.

Un jour, il est vraisemblable que les inquiétudes et les angoisses s'apaiseront, une sérénité relative régnera de nouveau sur l'esprit et le cœur de l'homme. La joie de vivre réapparaîtra dans le monde. Pour ces temps futur, il importe de conserver certains joyaux du trésor de l'humanité. Il n'y aurait aucun avantage à perdre ou à détruire ces joyaux. Il ne faut pas que la civilisation de demain hérite de celle d'aujourd'hui d'un écriin à demi vidé de ses plus rutilantes pierreries, de ses bijoux les plus finement ciselés.

Hugues BERGERET

THÉÂTRES, LETTRES ET ARTS

LA SCÈNE et L'ÉCRAN

UN PEU DE TOUT, EN MUSIQUE

Une coopération unique au M. R. T.

LES SPECTACLES

"The Buccaneer"

(AU PALACE)

Délaissant les sujets religieux qui lui sont chers, Cecil B. De Mille entreprend de conter, dans *The Buccaneer*, quelques-unes des aventures d'un certain Jean Lafitte qui est en réalité Nicolas Lafitte, corsaire français du début du dix-neuvième siècle. Fait prisonnier en Amérique, il obtint sa liberté pour avoir fortement contribué à la défense de la Louisiane. Exilé, il poursuivit jusqu'à sa mort sa carrière de pirate.

Une bonne partie de l'intrigue est fictive, singulièrement tous les incidents romanesques, et ce n'est que dans ses grandes lignes que l'on reconnaît les données de l'histoire. Ces libertés qui, en somme, ne contredisent aucun fait historique notoire, ne choquent pas comme, par exemple, les abracadabrantes invasions des *Croisades*.

Le film, richement monté, compte plusieurs de ces grandes scènes où se reconnaît la manière de De Mille. Dans le rôle-titre, Frederic March fait une brillante composition.

"La bataille silencieuse"

(AU ST-DENIS)

Ce film français possède toutes les qualités qui caractérisent les meilleures productions américaines. Il est rempli de mouvement et chaque scène réserve une surprise : un incident qui corse l'intrigue ou quelques répliques spirituelles.

La bataille silencieuse, film tiré du *Poison chinois*, est un roman d'aventures dont l'action se passe dans les Balkans et dont les personnages, espions, trafiquants d'armes, conspirateurs et journalistes nouent et dénouent de multiples intrigues. Grâce à un brillant dialogue et à un montage habile, cela fait un film vivant, coloré, aux épisodes tour à tour passionnants et teintés du meilleur humour, à l'intrigue toujours intelligible malgré sa complexité.

Pierre Fresnay, Kate de Nagy, Michel Simon et Alerme créent de vivants personnages et mettent en valeur un dialogue de qualité.

"La chaste Suzanne"

M. André Berthomieu a parfaitement su ce film qu'il a voulu gai. L'intrigue, qui nous fait assister à diverses aventures nocturnes et montmartraises donne lieu à des scènes vaudevillesques fort amusantes, brillamment interprétées et qui se déroulent sur un rythme rapide.

Le film doit une bonne part de sa drôlerie à Raimu qui dans quelques scènes déploie ses prodigieux talents de comique.

Meg Lemonnier, très jolie, Henry Garat et Charles Deschamps sont excellents.

"Swing your lady"

(AU PRINCEPS)

Adaptée à l'écran une comédie du Broadway, *Swing your lady* compte des personnages assez inattendus, par exemple, l'héroïne qui doit épouser le vainqueur d'un match de lutte.

A l'intrigue s'ajoutent quelques scènes comiques réussies et plusieurs chansons qui sont excellentes.

Louise Fazenda interprète avec drôlerie le rôle principal, secondée par Humphrey Bogart et entourée par une équipe particulièrement brillante.

"I met my love again"

(AU CAPITOL)

Il y a longtemps que le cinéma n'avait développé une intrigue aussi franchement romanesque. C'est cette circonstance plutôt que ses mérites intrinsèques qui donnent au film un certain cachet.

L'intrigue se résume à ceci : Une jeune fille délaisse son fiancé, un très studieux et rangé, pour un écrivain conquérant qui la séduit par de belles phrases. Mariée, elle est très malheureuse avec ce bohème insouciant. Devenue veuve, elle retourne dans sa petite ville et y retrouve avec joie son fiancé d'autrefois, jeune professeur au brillant avenir.

Joan Bennett, au cours du film, prend de l'âge avec élégance, Alan Marshall campe son personnage de bohème avec bonheur et Henry Fonda sait demeurer séduisant sous un aspect sérieux. On remarque également Louise Platt qui joue avec talent le rôle d'une élève intrigante, amoureuse de son professeur.

LÉON DAVID

On apprendra avec plaisir que Léon David sera le juge des concours de chant, section française au Festival-Concours de Musique de mars prochain. Chevalier de la Légion d'Honneur, Officier d'Académie et Officier de l'Instruction publique, Monsieur David est une des gloires dont s'honore l'opéra français.

Retracer la carrière d'un artiste tel que Léon David, a-t-on écrit à son sujet, est une tâche ardue. La vie artistique de ce ténor fut une suite ininterrompue de succès. Après de brillantes études au Conservatoire de Nantes, puis de Paris, il fut engagé par Carvalho à l'Opéra-Comique où il chanta pendant deux ans les pièces du répertoire, à côté des plus grands artistes du temps.

Combien de souvenirs se présentent en sa mémoire, lorsqu'il revoit en pensée les années de sa longue carrière : Faure, Tamagno, Chailly, les Barrientos, Bartolini, Plançon, L'Albani, Rose Caron, La Krauss, Meib, furent ses partenaires; ce n'est pas à lui même titre de gloire.

Enumerer les rôles qu'il interpréta est donner, ni plus ni moins, tout le répertoire que peut aborder un ténor d'opéra-comique.

Léon David offre cette particularité trop rare de nos jours, de n'être point un chanteur au sens étroit du mot. Il est également un musicien et qui plus est, un artiste dans la signification la plus large du terme. On doit saluer en lui un vrai, un loyal serviteur du Théâtre, de la Musique et de l'Art.

Les récitals de Jean Clément au Monument National

La réception enthousiaste qui a accueilli Jean Clément à son arrivée à Montréal a montré la grande faveur dont jouissait cet artiste auprès du public. Cette faveur va grandir encore lorsque nous l'entendrons aux récitals qu'il va donner au Monument National les 5, 6, 7 et 8 février prochains. Ses deux imprévisibles ont préparé à cet effet un spectacle qui plaira à tout le monde. Ils ont surtout tenu à lui garder un cachet artistique et aussi à en faire un spectacle essentiellement français. En dehors de la grande vedette, M. Jean Clément, il y aura de la musique, de la danse, de la comédie et la production d'un de nos meilleurs quatuors canadiens.

M. Clément paraîtra deux fois au programme à la fin de la première et de la seconde partie, tout comme d'ailleurs le faisait sa grande camarade, Mlle Lucienne Boyer. Il choisira dans son répertoire ses chansons les plus aimées et celles qui sont le plus demandées. Ce qui veut surtout, c'est plaire, et c'est satisfaire les spectateurs nombreux qui se presseront sans nul doute à ses représentations.

Comme on pourra le voir plus loin, M. Clément a tenu à rendre accessibles à tous ces récitals, ils ont, et en cela ils répondent au désir de toutes les bourses, ils veulent que cette manifestation artistique soit en même temps une manifestation populaire.

Les billets sont en vente actuellement chez Archambault, 500 rue Ste-Catherine Est, MA 6201. On peut aussi s'en procurer au Monument National, LA 4418.

Malheureusement, de nos jours, nous semblons attacher très peu d'importance à l'art du bel canto.

Pourtant nous possédons actuellement des artistes dont la technique surpasse de beaucoup ceux d'autrefois. Il ne suffit que de nommer Wittrich, Pilinsky, Pertile, Lauri-Volpi, Gigli, Cortis, Bjorling et Anseau. Ces ténors ont atteint un tel point de perfection qu'il nous est impossible de les comparer à ceux de l'ère précédente.

Il ne faut pas croire qu'ils sont les seuls dignes de mention, il en existe nombre d'autres; ainsi ceux qui possèdent une imposante collection de disques doivent fort bien connaître Alcide, D'Alessio, Fleta, Landi, Melandri, Merli, Schmidt, Thill, Ziliani et bien d'autres. Jusqu'ici je ne vous ai donné qu'une liste des plus célèbres ténors, et ceci ne prouve pas leur supériorité.

Le ténor d'autrefois, n'était qu'un simple chanteur, il ne vivait pas ce qu'il interprétait — sauf quelques exceptions. — de nos jours, l'artiste d'opéra interprète quoique ce soit, avec un réalisme des plus frappants. Ceux qui par la radio, ont eu le bonheur d'entendre quelques disques de ces gens, confirmeront la véracité de ces paroles.

Je sais que, parmi nos nombreux lecteurs, quelques uns me diront qu'outre les ténors, il y a les barytons, les basses et les sopranos. "Après les viandes n'y a-t-il pas le dessert"? L'article suivant concernera les grands sopranos.

Roger LEPINE

Le théâtre français à Montréal : RIEN, exception faite des soirées de la section française du M. R. T. et de quelques pièces de cercles dramatiques intelligents comme la "Renaissance Théâtrale" et autres. Voilà le bilan.

Le théâtre anglais est un peu plus prospère. Nous avons eu une "saison" de deux semaines au His Majesty's et le M. R. T. en est rendu à sa 49e œuvre de grande envergure.

Fondé depuis quelque huit ans par Mademoiselle Martha Allan, le M. R. T. est parvenu à se procurer une liste d'adeptes réguliers qui lui permettent de se tenir debout. La semaine dernière durant cinq soirées au Victoria Hall, Mlle Allan et son théâtre présentaient une pièce anglaise de John Van Druden intitulée : "The Distaff Side".

L'OEUVRE
Trois sœurs mariées se trouvent dans le "home" de l'une d'elles où habite leur mère grinceuse. Pièce très bien construite. Le tout se joue dans le même décor et l'action se passe dans la même semaine. Des trois actes, les deux derniers contiennent deux scènes.

Les personnages sont bien marqués, surtout ceux des trois sœurs dont l'une possède un tempérament tout à fait étonnant; l'autre, une mentalité tout à fait St-Antoine-du-Dégel et une troisième dont le caractère peut se placer entre les exagérations de la première et l'esprit timoré de la deuxième.

Cette comédie est des plus humaines. Son action très amusante au début, monte graduellement vers un climat où la deuxième scène du deuxième acte le point culminant est atteint; puis descend graduellement vers une fin peu précipitée, mais bien amenée. C'est du meilleur Van Druden.

L'INTERPRÉTATION
Point essentiel, la distribution était bien faite; chaque acteur était et demeure dans le personnage qu'il incarnait. Il y a toujours des dévants pour jouer une pièce à décor unique. Habituellement nous les sommes à la maison et au cinéma de travailler plus de l'oeil que du cerveau, le décor influence beaucoup. Dans le cas présent, il fallait y suppléer par une interprétation parfaite. Elle le fut. Un autre avantage : la disposition des ouvertures qui permettaient aux personnages d'entrer sur la scène ou d'en sortir étaient au nombre de deux, et toutes deux à gauche. La première était une porte entre le hall et le boudoir et la seconde, l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur, et qui ne se prolongeait pas assez pour donner l'impression qu'elle était ascendante. La mise en scène intelligente, obvia à la difficulté exigée par le décor : aucun cleau, aucun pas en arrière, pas de déplacements inutiles, du naturel. C'est un tour de force. Jamais le dialogue n'est tombé; de l'entrain tout le long. C'est la sœur américaine qui devait en donner le plus; mais le rôle de Mlle Allan (la mère des trois sœurs) était toujours de l'intérêt. Quand elle apparaissait, l'auditeur semblait attentif et regardait davantage le caractère de cette vieille inséparable si bien joué par la directrice du M. R. T. dont le maquillage au point était le mieux réussi de sa carrière.

Signaux le travail toujours discret de Mlle Eleanor Nichol (Evie) où habite la vieille maman grinceuse, qui ne cherche pas à prendre comme on dit, "toute la couverture", mais à se fondre avec les personnages qui l'entourent. C'est une de celles qui ne crient pas et dont on ne perd pas un mot. Le M. R. T. a eu la main heureuse en la choisissant comme professeur de diction à la section anglaise. Il est impossible de passer sous silence la compréhension juste de Mlle Joy Lafleur; très dans la note elle aussi.

L'interprétation était préférable à celle qui nous serait forcée de nous servir à toutes les semaines si nous avions un théâtre régulier avec une seule troupe pour l'allerment. C'est qu'on a eu le temps de "monter" l'oeuvre. L'intérêt était soutenu au point que les spectateurs, tous attentifs, pouvaient s'entendre à l'aveugle.

Le succès financier est, nous croyons, assuré. Des cinq représentations de "The Distaff Side" nous avons assisté à la troisième; la salle du "Victoria Hall", qui contient avec son balcon, 650 places, était comble à une dizaine de fauteuils près.

Un mot des modestes travailleurs obs-

MONTREAL

Capitol — I met my love again. A girl with ideas.

Cinéma de Paris — Abus de confiance. Impérial — Damsel in distress. Dangerously yours.

Loew's — It happened in Hollywood. Paid to dance.

Orpheum — The hurricane. Palace — The buccaneer.

Princess — Swing your lady. They won't forget.

Conditions du concours intercollégial annuel de l'Ecole des Hautes Etudes

1.—Depuis 1925 il est organisé chaque année un double concours entre les élèves finissants des institutions dont les diplômés sont admis à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal en 1ère année, c'est-à-dire d'une part entre les élèves finissants de chacun des collèges classiques de la province de Québec et d'autre part entre les finissants de certains collèges scientifiques ou commerciaux.

2.—Les concurrents ont à présenter un travail dont le sujet, différent dans chaque section, est proposé chaque année par l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales et choisi en rapport avec le caractère particulier de ces institutions. La composition ne doit pas dépasser un maximum de 3,000 mots et doit être adressée au directeur de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales au plus tard dans la première quinzaine du mois de mars de chaque année.

3.—Une première correction des copies est faite dans les institutions intéressées. Les meilleures copies de chaque collège (cinq au maximum) seront ensuite soumises, sous pseudonyme, à un jury composé de quatre membres. En 1937, ce jury était composé de Mgr Olivier Maurault, P.D., p.S.S., recteur de l'Université de Montréal, M. le chanoine Emile Chantier, vice-recteur de l'Université de Montréal, M. Guy Vanier, avocat, et de M. Léon Lorrain, secrétaire général de la Banque Canadienne Nationale.

4.—Chaque collège a droit à deux bourses d'études à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales.

Dans chaque section le meilleur travail donne droit à un prix en argent de \$100.

5.—Pour obtenir la bourse, les élèves concurrents doivent conserver au moins 70 pour cent des points.

Pour décrocher les prix de \$100, au moins 80 pour cent des points est exigé.

6.—Les sujets proposés pour le concours de cette année sont les suivants :

Pour les collèges classiques : "La coopération agricole".

Pour les collèges scientifiques : "L'urbanisme et le développement de Montréal".

NOTE : — On nous a fait grâce des éternels et sempiternels "God Save the King" et "O Canada" qui n'ont rien à faire avec l'art. C'est un bon exemple à suivre. Lorsque l'on va au théâtre ou au concert, on ne se rend pas "ordinairement" à une réunion patriotique. Cette politique devrait être suivie par tous ceux qui donnent des représentations à Montréal. Si l'on veut absolument, comme on le fait aux Concerts Symphoniques, nous harber avec "O Canada" et "God Save the King" que l'on fasse un concert spécialement où l'on jouera uniquement ces deux airs nationaux au lieu de fois que l'on doit les jouer durant toute l'année. Si on peut prendre la liberté de se débarrasser de leur exécution au commencement du programme, pourquoi ne pas s'en débarrasser tout de suite au commencement de l'année?

ARTHUR PREVOST

Le théâtre français à Montréal : RIEN, exception faite des soirées de la section française du M. R. T. et de quelques pièces de cercles dramatiques intelligents comme la "Renaissance Théâtrale" et autres. Voilà le bilan.

Le théâtre anglais est un peu plus prospère. Nous avons eu une "saison" de deux semaines au His Majesty's et le M. R. T. en est rendu à sa 49e œuvre de grande envergure.

Fondé depuis quelque huit ans par Mademoiselle Martha Allan, le M. R. T. est parvenu à se procurer une liste d'adeptes réguliers qui lui permettent de se tenir debout. La semaine dernière durant cinq soirées au Victoria Hall, Mlle Allan et son théâtre présentaient une pièce anglaise de John Van Druden intitulée : "The Distaff Side".

L'OEUVRE
Trois sœurs mariées se trouvent dans le "home" de l'une d'elles où habite leur mère grinceuse. Pièce très bien construite. Le tout se joue dans le même décor et l'action se passe dans la même semaine. Des trois actes, les deux derniers contiennent deux scènes.

Les personnages sont bien marqués, surtout ceux des trois sœurs dont l'une possède un tempérament tout à fait étonnant; l'autre, une mentalité tout à fait St-Antoine-du-Dégel et une troisième dont le caractère peut se placer entre les exagérations de la première et l'esprit timoré de la deuxième.

Cette comédie est des plus humaines. Son action très amusante au début, monte graduellement vers un climat où la deuxième scène du deuxième acte le point culminant est atteint; puis descend graduellement vers une fin peu précipitée, mais bien amenée. C'est du meilleur Van Druden.

L'INTERPRÉTATION
Point essentiel, la distribution était bien faite; chaque acteur était et demeure dans le personnage qu'il incarnait. Il y a toujours des dévants pour jouer une pièce à décor unique. Habituellement nous les sommes à la maison et au cinéma de travailler plus de l'oeil que du cerveau, le décor influence beaucoup. Dans le cas présent, il fallait y suppléer par une interprétation parfaite. Elle le fut. Un autre avantage : la disposition des ouvertures qui permettaient aux personnages d'entrer sur la scène ou d'en sortir étaient au nombre de deux, et toutes deux à gauche. La première était une porte entre le hall et le boudoir et la seconde, l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur, et qui ne se prolongeait pas assez pour donner l'impression qu'elle était ascendante. La mise en scène intelligente, obvia à la difficulté exigée par le décor : aucun cleau, aucun pas en arrière, pas de déplacements inutiles, du naturel. C'est un tour de force. Jamais le dialogue n'est tombé; de l'entrain tout le long. C'est la sœur américaine qui devait en donner le plus; mais le rôle de Mlle Allan (la mère des trois sœurs) était toujours de l'intérêt. Quand elle apparaissait, l'auditeur semblait attentif et regardait davantage le caractère de cette vieille inséparable si bien joué par la directrice du M. R. T. dont le maquillage au point était le mieux réussi de sa carrière.

Signaux le travail toujours discret de Mlle Eleanor Nichol (Evie) où habite la vieille maman grinceuse, qui ne cherche pas à prendre comme on dit, "toute la couverture", mais à se fondre avec les personnages qui l'entourent. C'est une de celles qui ne crient pas et dont on ne perd pas un mot. Le M. R. T. a eu la main heureuse en la choisissant comme professeur de diction à la section anglaise. Il est impossible de passer sous silence la compréhension juste de Mlle Joy Lafleur; très dans la note elle aussi.

L'interprétation était préférable à celle qui nous serait forcée de nous servir à toutes les semaines si nous avions un théâtre régulier avec une seule troupe pour l'allerment. C'est qu'on a eu le temps de "monter" l'oeuvre. L'intérêt était soutenu au point que les spectateurs, tous attentifs, pouvaient s'entendre à l'aveugle.

St-Denis — La bataille silencieuse. La chaste Suzanne. Ber-bien — Sarati le terrible. Trois six neuf.

QUEBEC

Cinéma de Paris — L'homme à abattre. L'amour veille. Canadien — Un carnet de bal. L'Aristocrate. Victoria — Troika. La fille de la Madelon.

TROIS-RIVIERES

Cinéma de Paris — Yoshiwara. Prends la route.

SHERBROOKE

Cinéma de Paris — L'île des veuves. Le neuf de trèfle.

ST-JEROME

Rex — La danseuse rouge. Le portevin.

ST-HYACINTHE

Corona — Jenny, l'ignace.

THEATRES ET CONCERTS

His Majesty's — Brailowsky, le 7. Monument National — Jean Clément, du 5 au 8.

CLUBS

Piccadilly
Terrasse Normandie, Hôtel Mt-Royal.
Chez Maurice
Embassy Cabaret
Samovar
Tic-Toc
Corona Barn
Club Versailles

HOTELS

Windsor
Ritz-Carlton
Mont-Royal
Queens
Pennington
La Salle
Ford

A QUEBEC

Kerhul
Clarendon
Le Château Frontenac
Hôtel St-Louis
Hôtel St-Roch
Hôtel Montcalm

A TROIS-PISTOLES

Hôtel Victoria

RESTAURANTS

Chez Stien, 505 est, rue Dorchester.
Chez Pierre, 1263, rue Labelle.
Chez Ernest, 1500, rue Drummond.
Café Martia, 1521, rue de la Montagne.
Café St-Jacques, 415 est, rue Ste-Catherine.
Roma, 1429, rue Crescent.
Krausman's Lorrain Grill, 1197, carré Phillips.
Café Paul, 52 ouest, rue St-Jacques.
Au Lutin, 753, St-Grégoire.
Dinty Moore's, 1236 ouest, Ste-Catherine.
Emil's Steak-Chop House, 1128 ouest, Ste-Catherine.
Diana Grill Restaurant, 1108 ouest, Hoffbrau, 1192 ouest, Ste-Catherine.
Venus Grill, 970 ouest, Ste-Catherine.
Geracimo, 414 est, Ste-Catherine.

AUBERGES

Chez son Père, 12 est, rue Craig.

LIBRAIRIE BERGERON

1635 St-Denis L.A. 8008
ARTS — SCIENCES — HISTOIRE
VOYAGES — BIOGRAPHIES
AVENTURES — ROMANS
EDITIONS DE LUXE
LIVRES CANADIENS
Choix de 25,000 volumes à des prix d'habitués

CINÉMA DE PARIS

8ème GRANDE SEMAINE
Danielle Darrieux
DANS
"ABUS DE CONFIANCE"
AVEC
Charles Vanel, Pierre Mingand
et Yvette Le Bon

SAINT-DENIS

"LA BATAILLE SILENCIEUSE"
AVEC
Kate de Nagy — Pierre Fresnay
EN PROGRAMME DOUBLE
RAIMU dans
"LA CHASTE SUZANNE"
AVEC
Meg Lemonnier — Henry Garat

Monument National

Le 5, 6, 7, 8 Février en Soirée
Le 6, 8 Février en Matinée

M. Barry-Duquesne présente
sous les auspices de
L. O. GROTHE Limitée

JEAN CLEMENT

Vedette de la Chanson Française
avec un SPECTACLE COMPLET

Billets en vente le 25 janvier chez
P. ARCHAMBAULT
500 Sainte-Catherine Est—MA. 6201
Prix en soirée et dimanche en Matinée
50c, 75c, et \$1.00 (taxe en plus)
Mardi en Matinée 50c et 75c

BRILLANTE NOUVELLE REVUE

mettant en vedette
★ LES DIVONS
Danseurs fantastiques
★ MIRIAN VERNE
Danseuse de genre
★ JOAN BRITON
Etoile de la radio

★ SERGE FLASH, jongleur
et ses équilibristes étonnants
★ PAUL et PETTIT
Musique de LLOYD HUNTLEY
Maître de cérémonie
assisté de Ann Kline, Phil Brito,
Don Turner et John McCullough

TERRASSE NORMANDIE

sur le toit de
L'HOTEL MONT-ROYAL

« CHRONIQUE RADIOPHONIQUE »

RONDIN ET ENCENSOIR

Après "Les Mains Rouges" pourquoi pas "Mon Deuil en Rouge"? Les chansons express de M. Henri Deglynn ont eu un si grand succès au "Gala de la Salle Paroissiale" qu'on a décidé d'accorder une émission de 15 minutes à ce genre d'amusement si populaire dans les brasseries européennes.

Très bien "Radio-Fémina" (CBF), un peu efféminé. Christopher Ellis en dirige la version anglaise.

On dit que l'ex-grand frère Marcel, aujourd'hui directeur de CHLP, fait le désespoir de sa sœur pour son goût exagéré de la musique (?) des "Rough and Tumblers"... On dit tant de choses.

Le supplément de "La Patrie" a consacré une page, ma chère, à la mousse de ses annonceurs.

Où allons-nous, grand Dieu! Voilà que des metteurs en page placent les annonces sur le même pied que les vœux... Qui sait, serait-ce un coup de... vache?

Micco Scome sera toujours à la disposition des radiophiles désireux de connaître ce que l'on ne dit pas au micro. Il sera heureux de recevoir des nouvelles et surtout, de les transmettre aux lecteurs du "JOUR".

Quand j'écoute Monsieur... Hen. A. Gunthé, je songe aux "incroyables". Il faut écouter à CBF "La Jeune Poésie Canadienne" (dimanche 10 p.m.) On y entendra au cours des prochaines émissions des oeuvres de Clément Marchand, Emile Nelligan, Jeanne Grisé, Alfred Desrochers et Paul Morin qui apparaîtront une seconde fois.

Les nouvelles que M. Louis Morissette présente à CKAC (8 a.m. et 1.15 p.m.) sont bien choisies et agréables. En voilà un qui comprend qu'on ne fait pas un journal parlé en lisant un journal imprimé.

Une intervention chirurgicale empêchera Mlle Simone Quesset de participer à l'émission "Canada 1938". Domage!

"Vos mélodies favorites" seront chantées par Hollis Lester tous les lundis à 10 p.m. à partir du 7 février.

L'émission "Jeanne et Arthur" qui a eu beaucoup de succès il y a deux ans sera présentée en anglais à CFCF.

La rédaction des sketches de "En Roulant ma Boule" (CBF) a été confiée à M. Pierre Benoit. Les partitions musicales sont dues à la plume de M. Hector Gratton et la mise en ondes est de M. Guy Mauffette.

Lucio Agostini chef d'orchestre et transcripteur vient de partir pour la Havane où il étudiera la musique cubaine dans le but de la mieux faire connaître aux radiophiles canadiens.



Réflexions sur le théâtre Radiophonique

Confortablement installé dans son fauteuil, les pieds dans ses pantoufles, le journal renversé sur ses genoux et l'oreille tendue vers son poste récepteur, le radiophile ne se doute pas toujours du fébrile travail de préparation que nécessite l'émission qu'il apprécie. La mise en ondes lui est peu ou pas connue, souvent il ne soupçonne même pas l'existence du réalisateur.

Quel est donc au juste ce personnage muet qui nous fait parler de lui? Muet, oui, durant l'émission; et encore... Il suffit d'assister à une répétition pour se rendre compte du travail qui lui incombe et des responsabilités qu'il a assumées. Son art consiste à présenter un texte, et, au moyen d'effets purement sonores, l'encadrer de tout ce qui peut le mettre en valeur. En d'autres termes: le metteur en ondes, appelé aussi réalisateur, est à l'émission ce que le chef est à l'orchestre, tous deux doivent, par un travail intelligent, mettre en relief les beautés d'une oeuvre.

Quelles responsabilités: présider au choix d'oeuvres adaptées ou conçues pour la radio, choisir les interprètes, régler les décors sonores, en somme, rien épargner pour assurer le succès.

Le nouveau livre de la Jungle

Le vernissage au Salon

(Lettre de Québec)

(De notre correspondant spécial)



Le célèbre "Salon de la Race" n'est plus qu'un lazaret de la démocratie. Lorsque le lieutenant-gouverneur lit le discours du Trône, qui ne peut s'empêcher de voir et s'en formaliser, M. Duplessis qui étouffe des rires et qui échange des ocellades avec William Tremblay ? Cette année, par dégoût, sans doute, ou à cause de l'aversion que lui inspire cette parodie de traditions qui ont été mieux observées dans le passé, M. T.-D. Bouchard, chef parlementaire de l'Opposition n'a pas traversé le couloir avec le reste de la députation pour aller entendre lire le discours du Roi.

L'an dernier, à la fin du débat sur l'adresse en réponse à ce discours, il y avait eu une tragédie parlementaire qu'on évitera sûrement, cette année. M. le notaire Cyrille Dumaine, qui était alors député libéral de Bagot dans ce comté où il n'est plus que candidat en vue de l'élection complémentaire du 16 février, avait voulu ajourner le débat. Il était exactement onze heures moins deux minutes, et le chef du gouvernement avait juré d'en finir à cette séance-là avec l'appareil oratoire qu'on mobilise dans les circonstances. "L'adresse sera votée à la fin de cette séance, avait dit M. Duplessis, dit le député de Bagot parler toute la nuit."

C'est alors que M. Bouchard, irrité du procédé, en somme quasi-dictatorial, avait décidé de faire la grève. Il rallia tous ses collègues qui étaient au nombre d'une dizaine à ce moment et quitta l'arène, disant que "comme dans les gouvernements antiques", l'opposition se retirait devant la force. Au point de vue de la dignité et du respect des règlements, les ministériels ont aujourd'hui mieux intentionnés et l'opposition est plus tranquille. Depuis la session de 1937, il y a eu un considérable mouvement d'opinion publique, non pas en faveur des libéraux ou du Parti National, mais pour le maintien de l'ordre dans le Parlement. Le qualificatif député auquel le gouvernement Taschereau avait donné son maximum d'honorabilité, a été ravalé, depuis 1936, jusqu'à devenir synonyme de bateleur, de bédard, d'acécité et de blâphémateur. Les modifications apportées au diagramme de l'Assemblée législative, par lesquelles le Parti National est relégué à la queue; la nouvelle composition du Comité parlementaire d'enquête dans les Comptes Publics, cette encre permanente aux pires échafauds et aux plus flagrantes injustices, d'où disparaissent cette année les langues si mal pendues de René LaBelle, d'Hermann Barrette, de J.-T. Larochelle et de William Tremblay; enfin l'absence calculée jusqu'à la fin de la session du jeune député qui, s'adressant au premier ministre, disait, en Chambre, l'an dernier: "Le député des Trois-Rivières est un effronté menteur et un vulgaire calomniateur", tout cela donc contribuera à une atmosphère plus paisible et tacitement souhaitée par tous.

M. Oscar Drouin qui estime "que les Canadiens français ne valent pas la peine qu'on démissionne pour ses principes", entend rééditer prochainement, s'il ne l'a point fait à l'heure où paraîtront ces lignes, la longue et pénible histoire de sa démission, c'est-à-dire du choc de ses idées personnelles et de celles du cabinet dont il faisait partie. M. Philippe Hamel, veut reprendre la lutte contre les trusts en n'ignorant pas cette fois qu'il est en butte à de très dures attaques dans la campagne municipale de Québec où M. J.-E. Grégoire est candidat à la mairie. Il est assez singulier que M. Hamel, "trustophobe" par goût de la démagogie, soit dénoncé dans Québec comme un trustard. C'est nul autre que Pierre "Pit" Bertrand, le député U.N. de St-Sauveur qui le dit, quand il parle des "ténacules (sic) du trust des dents".

Il faut dire que dans son comté de Saint-Sauveur qui est aussi son quartier à l'Hôtel-de-Ville de Québec, car M. Bertrand est à la fois député et échevin, il a la réputation envinée d'un véritable thaurumateur. Pas plus tard que la semaine dernière, un grand orateur de l'Union Nationale, M. Albert Sylvaïn, comparait M. Bertrand à feu le révérend frère André, de l'Oratoire St-Joseph.

"M. Bertrand accomplit ici, sous un autre angle, le même rôle que le Frère André à Montréal," dit-il. "Il aide les ouvriers à trouver des positions. Lorsqu'il sera mort, il n'y aura pas d'église assez grande pour contenir la foule qui assistera à ses funérailles."

Ce M. Sylvaïn, un fonctionnaire, a, à l'entendre, de nombreux ennemis. Le soir de son discours sur "Pit" Bertrand, en voulant sans doute pasticher les dis-

cours de M. Duplessis, M. Sylvaïn s'écrie: "Je défie mes adversaires de m'ôter un cheveu de ma conduite privée et de ma conduite politique."

Le mot ayant déjà fait le tour de la vieille capitale, Le Huron sera prochainement invité à venir scalper la "conduite privée et la conduite politique" de ce fonctionnaire de l'Ordre Nouveau. A moins qu'on mette dans la chevelure de cette "conduite" les ciseaux d'Hermas Calvé, le barbier de St-Jérôme, ou ceux d'A. D. Mard, le barbier de Saint-Gérard-Magella!



Il y a quelques scoops dans l'air: la reddition prochaine des rédacteurs de La Nation pieds et poings liés, au gouvernement Duplessis.

Paul Bouchard fait des compliments au chef du gouvernement dans le dernier numéro de son hebdo.

Le major Maurice Durbule sera nommé président de la galerie de la Presse en remplacement de M. Gérard Ouellet, de l'Action Catholique qui est venu dire à la Cour, en septembre dernier, que René LaBelle applaudissait avec ses souliers, en Chambre.

Le major Durbule est le correspondant de l'Illustration Nouvelle, et il n'endurera pas plus que M. Ouellet, l'établissement d'un Hansard québécois que tente d'instituer M. Tancred de Marsil qui compile des conférences d'ingénieurs pour les relier en volumes avec le portrait du ministre de la Voirie dont il est le publiciste et le voisin de bureau.

Une ère de terreur pour les disciples de Marx se prépare aux bureaux du procureur général où l'on n'attend plus que la loi annoncée dans le discours de police. Le premier ministre paraît avoir hâte de provoquer, à ce sujet, un conflit de juridiction en matière de droit criminel avec Ottawa. On tient de bonne source qu'il veut outrepasser son mandat provincial sur la seule question du communisme, pour savoir si le gouvernement fédéral, en l'occurrence M. Ernest Lapointe, le ministre de la Justice, osera désavouer la loi et affronter l'électorat de Québec. Fort de l'appui de M. Hepburn, premier ministre d'Ontario, M. Duplessis tentera d'autres luttes constitutionnelles avec l'administration centrale au début de cette année.

RÉFLEXIONS D'UN EX-SPORTIF

Le récent match Braddock-Farr me remet en mémoire quelques-uns de ces combats épiques que l'on pouvait voir encore, il y a une trentaine d'années. Je vais faire ici une de ces odieuses comparaisons, mais, tant pis; mon opinion est faite et il n'y a aucune raison valable de la cacher: les boxeurs modernes ne valent pas, dans la majorité, leurs prédécesseurs d'avant 1915.

La formule moderne du ring semble se résumer à ce principe bien simple: prenez deux gros bonshommes, bien lourds, l'air bien "tough" faites autour d'eux une tapageuse publicité et partagez-vous la recette et les profits des paris.

La qualité des adversaires n'importe guère: on se souvient de l'énorme bluff monté autour de la personne du nègre Harry Wills, représenté par quelques agents de publicité sportive comme une réplique moderne de l'immortel Peter Jackson (l'authentique) ou un Joe Gans, en poids lourd. Eh bien! Wills n'était qu'un boxeur de troisième, sinon de quatrième ordre, et cependant, il fit recette à un moment donné. Et tui quant, l'histoire Wills s'est vue à des centaines d'exemplaires. Et la chose est tellement vraie, que les matches autres que ceux de poids lourds n'attirent pas autant l'attention, même s'il s'agit d'un combat d'hommes de grande classe, que la moindre rencontre entre deux brutes de 6 pieds 4 pouces et de 230 livres bien marquées.

A quoi faut-il attribuer cette aberration sportive? Est-ce le public qui est responsable de cet état de choses ou sont-ce les organisateurs? J'incline à penser — et j'ai de fortes raisons de le croire — que ce sont surtout les managers et les promoteurs qui ont détruit — irrémédiablement, peut-être — ce sport magnifique, quand il est pratiqué avec science et courtoisie. Car, ne l'oublions pas, la boxe n'est pas nécessairement un sport de brutes. Il y a eu d'incompréhensibles escrimeurs des poings qui sont montés sur le ring, et, chose qui ne gâte rien, il y a eu des hommes fort intelligents et même cultivés qui ont combattu comme professionnels. J'ai vu de mes yeux des matches de poids-moyens, combattant pour le championnat du monde, durer 20 reprises, menées à train d'enfer, où il n'y avait pas l'ombre d'un chiqué, mais pas le moindre "fool", ni la moindre brutalité.

Je me rappelle une bataille célèbre

Les jeudis soirs d'Etienne Berger

VOYAGE EN CHINE

— Eh! oui, je soutiens que la Chine aurait dû, dès les premiers revers, tenter de conclure la paix. Un personnage d'Anatole France dit avec beaucoup de raison que, pour traiter avec le vainqueur, le temps le plus proche est le plus avantageux. L'adversaire, dans le premier étonnement du triomphe, accueille avec joie des propositions qui tendent à changer ses débuts favorables en un bonheur définitif. Il n'a pas encore eu le temps de s'enorgueillir d'un succès constant ni de s'irriter d'un trop long obstacle. Il ne peut exiger des réparations énormes pour un dommage encore médiocre. Ses prétentions naissantes n'ont pas grandi...

Ainsi parlait le libraire Etienne Berger à sa jeune femme et à leurs amis Dumayne et Roberty, lorsque Jan-Pol Claude entra dans la pièce tiède, doucement éclairée, qu'on avait aménagée à l'arrière de la librairie. Berger aimait y réunir chaque jeudi quelques camarades ne détestant pas le jeu des idées. Il s'avança vers Claude, la main tendue: — Nous n'attendions plus que vous de nos fidèles, Monsieur le poète. Roberty nous a avisé que Gallibert ne viendrait pas ce soir.

L'union fashionable

(Gazette rimée pouvant se chanter sur l'air de "Quand un vicomte")

Les honnêtes gens,
Y en a plein l'Parlement;
Qu'est-ce qui leur prend
de s'montrer dissidents?

Quand Duplessis
rencontre ses amis,
qu'est-ce qu'il leur dit?
"Plus jamais, je ne lis."
Quelle manie,
(Ministre du génie)
a-t-on fini,
d'vous app'ler Albini?

A notre cirque,
pour faire la plus bell' nique
ça tombe à pic,
on réclame Bêque!

Oyez, oyez:
L'milleur pour aboyer,
avant de noyer,
c'est lui, ti-Gus Boyer!

Pour applaudir
pendant qu'on baragouine;
L'abbé va choisir
une paire de boîtes malouines!

Comment Sauvé
chaque fois qu'il s'est levé
n'est pas sauté
on l'aura empêché.

Quand Adhémar
décidé d'être bavard;
Qu'est-ce qu'il en sort:
"Egales soient les parts"

Si l'on pilote
après l'abbé, les mottes;
vite, on vous dote
du titre de pilote!

Lorsque Barette
surgit de sa cachette
Qu'est-ce qu'il brouette?
Du sable pour l'enquête!

Le p'tit Coonan
en-mangeant des bananes
tout haut réclame
une lune en nananel!

Quant à Tremblay
qui ne fait que trembler;
A-t-il réglé
qu'il s'ra battu d'emblée!

Et qu'un fumiste
s'amuse des minisses
n'oyez pas triste
je ne suis pas dentiste!

Dieudonné GREGOIRE

entre Freddie Welsh et Johnnie Summers — tous deux poids-légers — qui fut peut-être l'une des plus scientifiques rencontres que l'on ait vue pour le championnat des poids-légers. Lorsque les deux Lewis se rencontrèrent en 1910, ce fut épique: Harry et Willie se battirent deux fois pendant 35 reprises, et l'on aurait dit que l'un et l'autre se faisaient un point d'honneur de montrer toute sa science et sa parfaite loyauté.

Qu'avons-nous vu sur le ring depuis 1915, en matière de poids-légers? Si nous exceptons Jack Dempsey, vrai champion de grande envergure, Jack Sharkey qui, quoiqu'ayant adopté lui aussi le nom d'un pugiliste célèbre, ne peut être considéré que comme un demi-champion, et deux ou trois autres, la liste est sinistrement courte. Par contre, celle des brutes énormes est singulièrement longue.

Je réserve pour une prochaine semaine la suite de ces "odieuses" comparaisons.

A. R. BOWMAN

A tous ceux de nos lecteurs et amis qui nous procureront un abonnement nouveau, nous enverrons gratuitement un exemplaire

« Art et Combat »
de Jean-Charles Harvey

LA PETITE INDUSTRIE

Un lecteur évidemment sympathique m'adresse le commentaire suivant de mon article "La petite industrie ne vivra plus", paru dans le Jour du 29 janvier:

En vous plaçant au point de vue industriel "qui fait vivre son homme", vous avez peut-être raison, bien que je connaisse des cas qui pourraient vous égarer, où des familles entières apprennent leur concours à des travaux domestiques, tels que tissage de tapis, tricotage de chandails, de bas de laine, fabrication de fromage, pâtisserie, etc., etc., et en retirent des profits qui leur permettent de vivre avec aisance.

A mon sens, il y a cependant d'autres points de vue utiles dans l'artisanat, en dehors de la question pécuniaire. Il se donne actuellement dans certaines paroisses de la province des cours de tissage, sous les auspices du gouvernement (ministère de l'Agriculture). Ces cours durent quinze jours dans chaque localité qui les a demandés. Femmes et jeunes filles qui les suivent apprennent à manier le "métier". D'abord, à la campagne, toutes ont certains loisirs. Pas de cinéma, pas de magasinage ni inspection de magasins. C'est donc pour elles un dessein intéressant. Dans mon village les femmes s'organisent pour faire l'achat d'un métier pour chaque groupe de dix d'entre elles qui savent s'en servir. Elles tissent la laine, la toile, le coton même, que l'on ne trouve pas sur le marché, si ce n'est à des prix inaccessibles. Elles en font des foulards, des serviettes, des tapis, etc., autant d'objets qu'elles n'auraient pas besoin d'acheter. Résultat: économie, passe-temps agréable et surtout satisfaction que donne la possession d'un art.

Quelle que soit l'intention de ces

sympathiques. Ces hommes, militaires et nationalistes ne m'inspirent qu'une médiocre confiance. Je suis convaincu qu'ils se seraient bien volontiers pliés à toutes les exigences des Nipons. Mais, contraint à livrer combat par le mouvement populaire chinois, je les crois capables pour servir les intérêts auxquels ils sont vendus, d'ordonner de fausses manœuvres où s'engloutissent les forces de résistance du pays... Ce ne serait pas la première fois que se jouerait cette sanglante comédie...

Après qu'il eût cessé de parler, il s'écula un moment sans que personne ne dit mot... Des visions d'horreur et de mort passaient dans tous les regards... Se levant pour servir le goûter, la gentille Madame Berger demanda, afin de faire diversion: — Allez-vous entendre Jean Clément, la semaine prochaine, M. Roberty?

— Je ne crois pas, répondit le journaliste. J'avais fait sur Tino Rossi un papier que mon journal n'a pas voulu publier... Il est vrai que Clément semble plus sympathique...

Puis, repris par le sujet qui l'obsédait, il s'écria: — La Chine ne pouvait tout de même pas...

Emile-Charles HAMEL

«Chacun son métier et les vaches seront bien gardées.»

Signé: R. D.

Je sais gré à cet aimable correspondant de me donner une nouvelle occasion de traiter d'un sujet aussi important. Un seul article ne permet pas d'envisager un problème sous tous ses aspects. Il est bon que le lecteur nous vienne parfois en aide.

Il ne s'agit nullement de décourager une foule de travaux domestiques qui sont non seulement une source de revenus, mais un art intéressant. Je serais le premier à regretter la disparition du fameux "home spun" de mon pays de Charlevoix, qui honore une population restée industrielle et qui se rattache à tous mes souvenirs d'enfance. Vivent nos solides couvertes tissées au métier, nos catalogues et nos tapis crochétés!

Ce que je veux dire, c'est que la petite industrie, qu'on trouvait autrefois dans chaque foyer rural et qui donnait une certaine indépendance et une vie plus individuelle à chaque famille obligée de se suffire à elle-même ne saurait ressusciter dans son ensemble. La grande industrie, qui produit avec moins d'effort, et, dans la plupart des cas, à meilleur marché, aura le dernier mot. C'est peut-être un fait regrettable, mais c'est un fait.

Nous ne verrons plus, comme au temps passé, la maison se meubler, les draps de lit se faire, les habits des hommes et des femmes se tisser et se confectionner, les chaussures se coudre ou se clouer, par le seul personnel familial. Il n'y aura là que des cas exceptionnels. Le charbon de la paroisse ne fournira pas aux habitants leurs voitures; le forgeron ne préparera ou ne forgera plus tous les objets de fer et d'acier; le petit cordonnier ne fera plus toutes les chaussures et tous les harnais; le maître menuisier ne polira plus de ces beaux et solides mobiliers, qui faisaient l'orgueil des anciens. Les temps sont révolus.

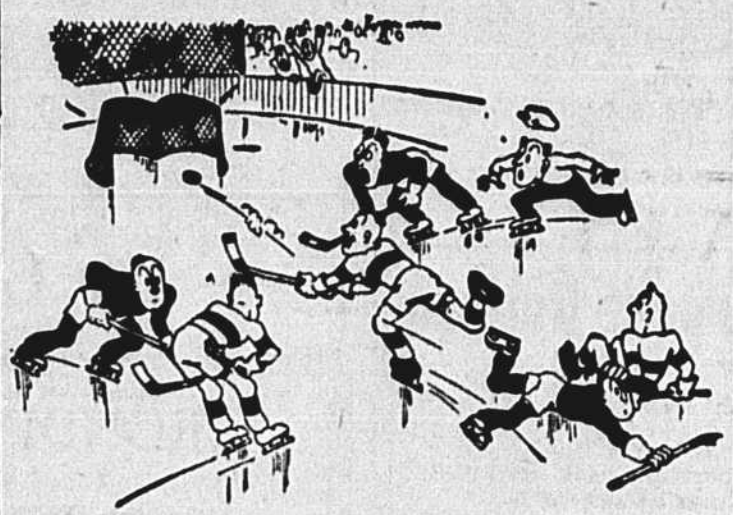
Or, il existe, en cette province, des économistes du rêve, des théoriciens qui n'ont rien vu des réalités de la vie que leurs notes de "cours" ou leurs "programmes" de rénovation sociale et qui ne se font pas faute de baser le relèvement économique de cette province sur cette chimère de la petite industrie. Là est le mal. Qu'on envisage ces travaux particuliers comme une spécialité intéressante, même un luxe, fort bien; mais qu'on y donne un sens et une portée qu'ils n'ont pas, voilà qui ne va plus.

Nous avons assisté trop souvent à des fiascos politiques pour la raison que des utopistes avaient bûclé des "programmes" de ce genre, pour que nous ne mettions pas en garde une foule de naïfs à qui on a fait prendre des vessies pour des lanternes.

Si le monde va aujourd'hui de culbute en culbute, c'est que les lanceurs d'idées ne tiennent pas assez compte des réalités.

J.-Ch. H.

OÙ EST JOS ?



A PRENDRE UNE

Dow
BIÈRE
OLD STOCK



Vous gagnerez

l'appréciation de vos invités quand vous servirez la bière DOW Old Stock Ale — commandez-en maintenant une caisse ou un carton chez votre épicer.

AUX QUATRE COINS DU MONDE

Le retour vers le nationalisme administratif

L'un des indices les plus sûrs de l'évolution progressive de la politique russe en matière nationale se trouve dans le changement du personnel administratif du gouvernement. De même qu'en Allemagne, où une vague énorme a balayé tout ce qui n'était pas strictement germanique, dans le sens national du mot, la Russie tend à revenir peu à peu vers la norme slave (en réalité européenne) qui consiste à ne laisser les leviers de commandes qu'à des Russes, tout en conservant des allogènes comme adjoints ou comme conseillers.

C'est là un des signes les plus certains de la liquidation de la révolution et surtout de l'esprit révolutionnaire, définitivement aboli, lors du grand nettoyage de l'an dernier. Aucun pays, même pas la Russie, ne peut supporter une période révolutionnaire qui dure plus de deux décades. La machine gouvernementale tend donc à revenir à un état plus "stable", plus national, et, derrière maintes exécutions ordonnées en 1937, il y a une part de retour au nationalisme administratif. C'est ainsi qu'on s'explique ces mutations — parfois sanglantes — qui s'opèrent tous les jours dans les rangs de la bureaucratie. Les changements sont tellement nombreux et tellement rapides qu'il est difficile de les suivre, mais il semble, en dernière analyse, que ce soient les Russes et les Caucasiens qui détiennent actuellement les postes les plus importants, politiques et administratifs. Pour ce qui est des Caucasiens, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils soient un peu partout dans les hautes sphères gouvernementales, étant donné que Staline est un Géorgien, ou plutôt un Ossète de Géorgie, et que Lénine était un Tatar.

Cependant, dans l'ensemble, les Russes et les Petits Russes, ont la plus grosse part du gâteau, comme on pourra s'en rendre compte par la liste ci-dessous. Quant aux Juifs, ils ont été pratiquement éliminés et c'est à peine s'il en reste encore quelques-uns dans les postes supérieurs. On sait que les Russes n'ont jamais adoré les Juifs, et la Révolution n'a pas changé le sentiment des masses. On note, d'autre part, que les Allemands qui occupaient si souvent des situations importantes du temps des tsars sont presque entièrement passés à l'arrière-plan.

Voici la liste des têtes actuelles du régime soviétique. Tout d'abord le Politbureau, conseil suprême du Parti et de l'Etat:

Le Politbureau consiste de 9 membres et de 4 candidats:
Staline, Géorgien;
Molotov, Grand-Russe;
Kaganovitch, Juif;
Voroshilov, Grand-Russe;
Kalinine, Grand-Russe;
Andreyev, Grand-Russe;
Karsior, Stanislav Vikentievitch, Polonais ou Lithuanien;
Mikoyan, Arménien;
Tchubar, Vlas Jakolevitch, Petit Russe.
Candidats:
Postichev, Grand-Russe;
Petrovsky, Petit Russe;
Chdanov, Grand-Russe;
Eiche, Letton ou Allemand.

Le Conseil des Commissaires du Peuple est formé actuellement des personnes suivantes:
Président: Molotov, Grand-Russe;
Le substitut du Président et Commissaire des Finances: Tchoubar, Petit Russe (Ukrainien).

Le substitut du Président et Commissaire de l'Industrie Lourde: Mechlaouk, Grand-Russe ou Petit Russe;

Commissaire des Affaires Etrangères: Litvinov, Juif.

Guerre: Voroshilov, Grand-Russe.

Intérieur: Yechov, Grand-Russe.

Commissaire des Sovhoses: Yourkine, Grand-Russe.

Justice: Krilenko, Grand-Russe;

Santé Publique: Boldirev, Grand-Russe;

Communications: Bakouline, Grand-Russe;

Agriculture: Tchernov, Mikhaïl Alexandrovitch, Grand-Russe.

Industrie du Bois: Ivanov, Grand-Russe;

Marine Marchande: Pakhomov, Grand-Russe;

Commerce Extérieur: Soudbine, Grand-Russe;

Industrie Lourde: F. Kaganovitch, Juif;

Industrie de Guerre: L. Kaganovitch, Juif;

Commerce Intérieur: Weitzer, Juif.

Postes et Télégraphes: Berman, Juif.

Alimentation: Mikoyan, Arménien.

De 19 Commissaires du Peuple 13 sont donc des grands Russes et petit russes ou ukrainiens (il faut ajouter qu'il est parfois difficile de distinguer un grand d'un petit russe), 1 arménien et 5 juifs.

Lettre de Bruxelles

Petit Paris, disent les Bruxellois. Mais au rythme fiévreux des grandes capitales Bruxelles substitue son atmosphère bourgeoise avec tout ce que ce terme comporte d'absorption en la vie familiale, et les occupations réglées, d'intérêt pour la bonne chère plutôt que les plats fins, pour le confort immédiat plutôt que raffiné. La présence d'une cour et d'une haute et authentique noblesse et celle d'une tradition artistique et musicale très réelle ne font qu'accroître par contraste ce qu'elles ne peuvent changer.

Sans contredit la Grande Place est le plus antistocratique coin de Bruxelles. Encadrée par l'Hôtel de Ville et les belles façades des maisons corporatives aux ogives dorées, elle est digne des tournées qui y eurent lieu au XVIII^e siècle, mais la Grande Place fut tout d'abord le marché de la ville et les rues qui y mènent, entortillées avec tellement d'astuce que l'on peut contourner maintes fois la place sans s'en douter, en gardent le souvenir: Rue des Harengs, rue du Marché au Charbon, Rue au Beurre, Rue du Marché aux Herbes, Rue du Marché aux Poulets, Rue de la Montagne au Herbes Potagères, Rue du Persil... A ces noms qui font le charme de la ville intérieure l'on peut préférer ceux de la ville haute: Rue de la Pacification, Rue de la Vertu, Rue de la Prévoyance, Rue de la Prudence. Presque un code de vie.

La Conférence du Pacifique qui eu lieu à Bruxelles au mois de novembre mis à rude épreuve les intentions pacifiques des nations rassemblées. Elle eut cependant un résultat immédiat, en attendant d'autres, car, élément tragique, la Belgique, en pleine crise ministérielle, se trouvait actuellement sans gouvernement officiel. Les plus ardens adversaires du régime monarchique durent donc reconnaître l'utilité d'un souverain inamovible, de service en permanence, dont les semaines de travail fussent alors, on s'en doute, d'un peu plus de quarante heures.

A l'étranger, en Amérique comme en Europe, la Belgique est trop souvent considérée comme une unité internationale dont la vie politique, intimement mêlée aux fluctuations de la politique européenne, ne saurait avoir de réactions autonomes. Un important parti flamand d'extrême opposition affiche cependant cette troublante devise: "Affranchissons-nous de la France!"

Rome et Bruxelles ont fort peu en commun. Mais si l'histoire ne se répétait pas à travers le temps elle perdrait son nom et sa réputation. Il y a vingt ans le ballast s'effondrait aux abords de la Porte Majeure de Rome sur la ligne de chemin de fer Naples-Rome. On creusa. Un trou devint un puits, un couloir. Le ciment coulé à l'époque des empereurs Romains portait sans défaillance depuis des années le poids immense de wagons roulants par milliers, chargés de voyageurs et de marchandises. Sous la pioche des ouvriers que commandaient maintenant non plus les ingénieurs du chemin de fer mais les services archéologiques de la ville, le couloir s'élargit menant à une salle souterraine. La basilique de la Porte Majeure, unique vestige architectural de ces sociétés mystiques et philosophiques qui vivaient à Rome aux premiers siècles de notre ère la doctrine de Pythagore venait d'être découverte, grâce à un accident sur une ligne de chemin de fer.

Le sous-sol sablonneux de Bruxelles fait aussi, en 1937, l'objet d'involontaires explorations. Selon de vieux projets que le manque de fonds avaient fait abandonner, l'on se prépare à établir une jonction souterraine entre les deux gares principales, celle du Nord d'où l'on part vers l'Allemagne, la Hollande, les pays scandinaves, et celle du Midi où l'on descend venant de France. Cela présente des difficultés exceptionnelles. Le nom même de la ville (Brue, brok, marais) indique la présence de marais plus ou moins desséchés et les collines sur lesquelles s'élève la ville haute offrent des pentes propices à l'infiltration des eaux. Afin que le percement du tunnel du chemin de fer ne cause pas, soudain, l'effondrement d'une partie de la ville, des sondages sont effectués, et en premier lieu près des fondements de la fameuse collégiale de SS. Michel et Gudule, vaste et lourde nef, style transition romano-gothique, dont les tours dominent la vieille ville. Les ouvriers piochent avec précaution, établissant une zone de sécurité autour des blocs massifs sur lesquels repose l'édifice. Mais ce ne sont plus des sables mouvants qu'ils déblaient, ces pierres qu'ils heurtent sont des murailles, des voûtes. Est-ce une ébauche de l'édifice actuel, une chapelle de fondation bien antérieure, un monument dont toute trace aurait été perdue? Et voilà qu'une fois de plus les ingénieurs cèdent le pas aux historiens et aux archéologues. On fouille maintenant avec ardeur les archives de la collégiale, des traditions obscures se révèlent sous un jour nouveau. Sainte Gudule, dit l'histoire, fut fondée au XI^e siècle mais ne fut construite qu'au XIII^e. Que se passa-t-il au cours de ces deux cents ans pendant lesquels Bruxelles devint, de simple village, une étape importante sur la route reliant Bruges, alors port de mer de grande importance, et Cologne centre commercial de l'Allemagne du Sud? Les travaux de la jonction vont peut-être le révéler et les rails meneront une fois de plus, non vers la destruction d'un ancien état de choses mais vers la reconstitution d'un passé que seule l'ingénieuse passion des hommes pour la vitesse permet d'extraire de la terre où le temps, d'accord avec la nature, prend grand soin de l'enfouir.

Mireille GAULIN,
décembre 1937.

A tous ceux de nos lecteurs et amis qui nous procureront un abonnement nouveau, nous enverrons gratuitement un exemplaire
"d'Art et Combat"
de Jean-Charles Harvey

RENSEIGNEMENT TRÈS UTILE...

Pharmacies ouvertes nuit et jour

Pharmacie J. A. Gauthier	520 rue Beaubien Est	CR. 1155
Pharmacie Montréal	916 rue S.-Catherine Est	HA. 7251
Pharmacie Sarrazin & Choquette	921 rue S.-Catherine Est	MA. 6262
Pharmacie J. E. Tremblay	1354 rue S.-Catherine Ouest	MA. 2264

Livraison dans toute la ville

Lettre de New-York

Thornton Wilder et le théâtre

Confortablement enfoncé dans un de ces vastes fauteuils de l'Hôtel Algonquin, rendez-vous inévitable de toutes les célébrités littéraires de passage ou qui résident à New-York, l'auteur du "Pont de San Luis Rey" se pencha sur son cocktail et me fit quelques confidences.

"Je viens de passer la quarantaine, me dit Thornton Wilder, et en ce qui me concerne, je crois que la vie commence à cet âge-là. J'ai dressé mon programme. Après onze ans passés dans l'enseignement, les six derniers, comme professeur de littérature à l'Université de Chicago, après avoir écrit quatre romans et exécuté quatre tournées mondiale de conférences, j'ai décidé de tenter un nouveau départ."

"J'écoute avec un intérêt soutenu. "J'estime qu'à cette époque de controverses, c'est encore le théâtre qui est le moyen le plus sûr de toucher le public et de transmettre les idées. C'est une des raisons pour laquelle je vais me consacrer à l'art dramatique."

Je ne pus m'empêcher de faire la remarque: "Mais il me semble que vous avez déjà écrit plusieurs pièces, M. Wilder: "The Long Christmas Dinner", "The Angel that troubled the Waters"... Mon interlocuteur secoua la tête: "Oh! rien que des piécettes en un acte, dont quelques-unes portent des germes d'idées. Mais ce qu'il faut maintenant, c'est une pièce véritable, en plusieurs actes."

Il y a six ans, Thornton Wilder traduisit "Le Viol de Lucrèce" d'André Obey. C'était un sujet classique, académique, mis en musique par Deems Taylor et interprété par l'admirable Katherine Cornell. Mais aujourd'hui, le nom de Thornton Wilder est à lui seul tout un programme de choses et d'idées nouvelles. T. W. a pris "Maison de Poupée", le puissant drame social d'Ibsen et l'a remodelé, adapté spécialement au caractère de Ruth Gordon qui, dans le rôle de Nora Helmer, remet en scène une question aussi ancienne que l'humanité. Il y a soixante ans, Henrik Ibsen jeta littéralement plusieurs pièces de théâtre à la figure de ses contemporains en prophétisant qu'un jour prochain la femme demanderait, elle aussi, la reconnaissance de ses droits, le droit à une vie individuelle propre, le droit d'être considérée l'égale de l'homme dans le domaine mental et spirituel. Le cri était prophétique. Tout ce qu'il contenait s'est, depuis, réalisé, du moins en partie, dans la plupart des pays civilisés, l'Allemagne et l'Italie exceptées. C'était, à l'époque, un véritable défi lancé à la société, à l'état de

choses établies. Aujourd'hui, Thornton Wilder reprend ce thème inpuisable, en le modernisant.

"Nora a remporté la victoire, dit-il, et cela nous permet de découvrir la femme en Nora, et la pièce comme un aspect éternel de la vie maritale."

Il est certain que l'héroïne atteint enfin avec l'homme un statut d'égalité, grâce à l'évolution des idées et des institutions de ces dernières années. Mais, périodiquement, on entend ce cri de révolte contre l'esclavage, et le problème de la personnalité féminine se posera à nouveau. Nora demandera toujours son indépendance et la liberté, même dans les liens du mariage.

Thornton Wilder continue: "Au bout de soixante ans, toute traduction, toute adaptation d'une pièce doit être conçue avec l'esprit de l'époque, dans le sens moderne. Il faut aller aux sources et transposer les valeurs en valeurs intelligibles pour le public. Alors, et alors seulement, peut-on dire que l'on a fidèlement rendu l'intention de l'auteur, qui est de se dresser contre les conventions reçues en montrant les problèmes de la société."

"C'est un angle nouveau de l'existence, un autre plan de vie de M. Wilder..."

C'est en effet, un nouvel aspect qui s'est manifesté dans une pièce moderne: "Our Town", exécuté à Boston et qui va venir d'ici une quinzaine à Broadway.

Thornton Wilder a choisi comme motif de sa prochaine pièce, des tableaux de la vie quotidienne dans un village du New-Hampshire. La pièce aura cette particularité qu'elle donnera des scènes de la vie passée et de l'avenir. Cela projetera une perspective nouvelle sur l'oeuvre.

On attend cette pièce avec le plus grand intérêt, et, aussi, avec la plus grande curiosité. Thornton Wilder est à la fois exubérant et plein de restrictions. Il est assez difficile de se faire une idée exacte de ses projets. Mais il semble qu'il en ait de nombreux dans la tête et que certains soient des plus originaux.

Quelles que soient les pièces qu'il décidera d'écrire, si elles contiennent la poésie du "Pont de San Luis Rey", la profondeur sérieuse de "La Cabale" et le réalisme, l'humour et le dramatique de "Heaven's my Destination", on peut être certain que la jeune génération est prête à les acclamer.

Régina SCHULMANN

NI TRIQUE, NI ENCENSOIR

"LE JOUR"

C'est Swift, croyons-nous, qui a dit: "When a true genius appears in this world, you may know him by this sign, that the dunces are all in confederacy against him".

Ce serait flagorner notre ami Harvey que de le placer au rang des génies, mais il faut qu'il se soit diablement élevé au-dessus de la médiocrité pour susciter un commencement de panique chez les "dunces" du moment que la publication de son "Jour" fut annoncée.

Mieux peut-être qu'Asselin, dont les opinions catégoriques ne concordaient pas toujours avec les faits, Jean-Charles Harvey est préparé à mener la lutte sur le terrain des idées. Travailleur exigeant

envers lui-même, doué d'une culture toute imprégnée d'humanisme, possédant un style lumineux comme son intelligence, il joint à sa prodigieuse puissance d'expression une combativité qu'aucun adversaire n'amoindrirait. Son expérience du journalisme, de la vie des affaires et de la vie tout court le conviait à la mission de continuer l'oeuvre de déprovincialisation entreprise par Asselin. Maintenant qu'il a le pied dans l'étrier, nous pouvons être sûrs que son journal nous apportera chaque semaine un régal littéraire et une généreuse semence d'idées.

Les hommes d'affaires trouveront dans "Le Jour" une documentation bien aérée, précise et impartiale, tout en cultivant chez eux le goût du bon français. Les opinions indépendantes du "Jour", sa rédaction soignée et la compétence de ceux qui veillent à ses destinées en font un journal extrêmement intéressant que se recommande à l'attention des meilleures intelligences canadiennes. — L.-A. B. (Les Affaires).

REVUE de la PRESSE

Assurances et accident (Le Journal de Québec)

Périodiquement nous tombe sur la tête quelque nouvelle tuile, comme la chose arrive dix fois aux Égyptiens qui ne voulaient pas laisser les Hébreux se diriger vers la terre promise. Voici, pour les automobilistes, l'annonce que la Canadian Underwriters Association a décidé d'augmenter de vingt-cinq pour cent ses taux d'assurance en ce qui concerne la responsabilité envers le public. Pour se justifier, les compagnies déclarent que le nombre des accidents a pris des proportions effrayantes l'an dernier. Mais était-il nécessaire de punir toute la communauté à cause de cela? N'aurait-il pas été plus juste et plus logique d'appliquer des taux plus élevés, même prohibitifs aux mauvais cas? Voici, par exemple, un chauffeur qui, depuis cinq ans, depuis dix ans, n'a pas touché un sou d'assurance. Pourquoi l'obliger à payer pour son voisin moins prudent? Et, comme nous n'avons pas de loi qui force l'automobiliste à s'assurer, est-ce que ce dernier, devant l'augmentation de taux, ne cessera pas de se protéger ou, ce qui serait encore plus grave, de protéger les autres? Il nous semble que le problème pouvait être résolu tout autrement.

Cette peste noire (de l'Action Catholique)

Comme au temps de la révolution française, la Liberté compte en ce moment des adulateurs zélés. Puisse ces enthousiastes avoir moins à déchanter que les victimes de l'idéologie de 1789!

Sans être partisan de l'autocratie, surtout celui qui se pratique en certains pays, nous pouvons bien rester un peu perplexes en face de cet emballement pour une idéologie nouvelle de liberté.

Faisant écho à un rapport universitaire consacré à la presse, une revue destinée aux éditeurs de journaux publiait récemment une vignette intéressante pour les citoyens de cette province.

C'était une mappemonde représentant en noir les pays infestés par la peste noire (black plague) qu'est le contrôle

gouvernemental de la presse, en gris les états où la presse est réglementée, et en blanc les pays où il n'y a pratiquement aucune censure officielle.

L'auteur déplore qu'au cours de l'année, les provinces canadiennes de Québec et de l'Alberta (représentées pour cela en couleur grise sur la vignette) aient adopté des législations portant atteinte à la liberté de la presse.

Nous est-il permis de dire que nous ne partageons pas ce fétichisme de la liberté de presse?

La méconnaissance de la presse comme on la trouve en Allemagne, en Italie et ailleurs n'est sûrement pas désirable. C'est là un statut de la presse bien éloigné de notre idéal.

Mais la liberté absolue est peut-être un mal plus grand, surtout à certaines époques de l'histoire humaine où la presse, entre les mains d'esprits malfaisants, peut jouer un rôle bien néfaste.

Trois fois plus d'avortements que de naissances

Trois fois plus d'avortements que de naissances!

Où ça?... En paradis soviétique; à Moscou la "rouge".

Est-ce que la loi n'interdit pas l'avortement? Oui, depuis deux ans. Quand on a vu les décrets d'un régime "purement" communiste, on a changé de politique. Mais, les avortements continuent encore à une allure vertigineuse.

Nous observons des avortements dans la province de Québec et même des avortements qui se disent très patriotiques, bien entendu, anticommunistes...

La presse anglaise et l'Extrême-Orient

Du rédacteur diplomatique du Daily Express:

Le Japon déclarera probablement la guerre à la Chine. Cette déclaration aura

deux effets importants:
1o. Elle entraînera l'entrée en vigueur de la loi de neutralité des États-Unis et empêchera la fourniture de matériel de guerre américain aussi bien à la Chine qu'au Japon;
2o. Elle permettra au Japon de faire le blocus des côtes de la Chine et d'arrêter les navires de toutes les nationalités transportant du matériel de guerre en Chine.

On croit généralement à Londres que le gouvernement de Tokio est prêt à courir les risques qu'entraîneront des décisions de ce genre. Si le Japon déclare réellement la guerre, une situation tout à fait nouvelle sera créée pour la Grande-Bretagne et les autres pays ayant des intérêts en Chine.

Les ministres britanniques suivent de près les développements, aidés en cela par les rapports de nos représentants diplomatiques en Chine et au Japon. Si le Japon agit comme on le prévoit, une réunion du cabinet britannique sera convoquée. Il faudra qu'on étudie immédiatement la question des renforts militaires et navals pour l'Extrême-Orient.

L'exposé du colonel Beck est apprécié à Berlin

Le Lokal Anzeiger écrit, au sujet des déclarations de politique étrangère du colonel Beck:

C'est le bilan d'une politique qui est satisfaisante dans ses résultats. Le point central des déclarations de Beck, c'est que les formes de la vie internationale traversent une crise grave. Le ministre des affaires étrangères polonais a pu démontrer que le système bilatéral est celui qui convient le mieux, en s'appuyant, avant tout, sur les relations germano-polonaises. Il a consacré à celle-ci des paroles chaleureuses. Par contre, il a parlé brièvement et avec froideur des rapports de voisinage avec la Russie soviétique.

Pour ce qui est de l'entente germano-polonaise, Beck a déjà donné de multiples avertissements. Il a, dans de précédents discours, laissé percer un certain scepticisme à l'égard d'une institution dont l'époque est révolue. Lorsqu'il parle au jourd'hui de la pauvre Société des Nations, cela résonne comme une ironie. Cette ironie devient plus dure lorsque le ministre des affaires étrangères polonais

ôte le masque à l'association genevoise en remarquant qu'elle se considère comme un instrument dirigé contre les États totalitaires.

C'est à Varsovie qu'on a le mieux compris ce que signifie le départ définitif de l'Allemagne et de l'Italie du théâtre de comédie genevois.

Tentative d'explication économique de la guerre d'Extrême-Orient

De M. Daut à l'Homme libre (Paris)

Qu'est-ce que le Japon va faire de cet empire colonial d'un nouveau genre? Il ne cherche pas de territoires de peuplement, et d'ailleurs ses nationaux s'accroissent mal sur les terres froides du Nord. Mais il enviera des cadres, administratifs, techniques surtout. Il ne s'agit pas de gouverner directement, au moins quand la situation se sera normalisée: on entretiendra des ministres autochtones, et même des empereurs, s'il le faut. On n'annexera pas officiellement. On se contentera de contrôler, militairement, pour parer aux révoltes, et surtout aux réactions tardives de la Russie ou d'autres puissances. Économiquement, parce que c'est l'essentiel, et qu'on fait la guerre pour cela.

Il se peut bien que le capitalisme japonais, pour complaire à la jeune armée, qui est à la fois traditionaliste et anticapitaliste, soit contraint de se plier à certaines disciplines, et de trouver des formes nouvelles d'exploitation de la puissance et du profit. Les pays fascistes en ont fait autant. Mais ce capitalisme n'en sera que mieux coordonné et rationalisé. Une puissance formidable, celle de la ruiche ou de la fourmillière, mais où l'instinct aurait cédé la place à l'intelligence technicienne, est donc en passe de se constituer.

On trouvera sur place le charbon et le métal, et aussi la main-d'oeuvre. Une main-d'oeuvre inépuisable, vouée au plus bas niveau de vie et aux salaires famélicques. Non seulement le Japon établira ainsi son équilibre commercial, non seulement il prélèvera la dime du vainqueur, mais il épuèvera progressivement l'immense Chine. La meilleure chance pour l'Occident et l'Amérique serait que cette masse formidable s'établisse en une

économie à peu près fermée, après avoir énergiquement flanqué dehors tous les anciens concurrents et conquérants à peau blanche. Mais quelle apparence que cette autarcie se repose sur sa puissance et se satisfasse de son énormité?

Le tirage des journaux et leur influence politique

De M. Daudet à l'Action française:

M. René Elvin, qui possède son sujet à fond, constate que le tirage du "Times" n'a jamais été très important. Le tirage est une chose, l'influence politique en est une autre. J'ai entendu Adrien Hébrard, directeur, pendant de longues années, de notre "Temps" après Netter, faire des remarques analogues: "Ce sont ses abonnés et lecteurs, disait Hébrard, qui font l'action d'un journal". Rien de plus vrai. Fondé en 1880 par Clemenceau, parlementaire écroulé et redouté, la "Justice" avait un faible tirage. Mais elle contrebalança politiquement la "République française" de Gambetta et de Reinach (Gambetta était mort, mais Joseph Reinach était bien vivant) et finalement vainquit et détrôna l'opportunisme. Le "Petit Journal" n'eut jamais, malgré son tirage, une grande action politique, même au temps du Panama, à cause de la faiblesse d'esprit de Marinoni, excellent rotativiste, et du sombre linéaire qu'était Judet.

On pourrait multiplier les exemples: Le "Rapport" de Victor Hugo et de Vacquerie était lu, sous l'Empire, par peu de personnes, mais très actif. Classé comme le premier organe parisien, du "Figaro", où j'ai fait mes débuts au temps de Magnard, était électoralement nul. Il avait cependant 80.000 abonnés! Au lieu que le "Radical", de Maret, comptait, au point de vue politique, énormément. Je cède la parole à M. Elvin: "Cette influence formidable, qui fait du rédacteur en chef de ce journal, le "Times", — depuis un quart de siècle, avec une interruption de 1919 à 1923, c'est M. Geoffrey Dawson — une sorte d'Emineh grise du régime, n'est pas due à un tirage particulièrement impressionnant: au pays où deux quotidiens ("Daily Express" et "Daily Herald") tiennent à plus de 2 millions, deux autres ("Daily Mail" et "News Chronicle") à plus d'un million et certains hebdomadaires ("News of the World", "The People") à plus de 3 millions d'exemplaires.

res, il n'est guère que de quelques 200.000. Mais il convient d'ajouter que c'est là un nombre suffisant pour atteindre l'élite dirigeante anglaise qui, en définitive, et malgré les apparences purement démocratiques de la Constitution britannique, régit les destinées de l'Empire."

La dictature allemande des fonctionnaires et des soldats

De M. Albert Rivaud au Capital:

La République a été prisonnière, dès ses origines, des militaires qui l'ont protégée contre l'émeute, des diplomates et des fonctionnaires qui lui ont fourni des cadres techniques. La social-démocratie n'a guère fait qu'entretenir les décisions des bureaux. Aux quelques postes de direction qu'ils ont réussi à occuper temporairement, les socialistes allemands ont vite étalé leur ignorance et leur impotence. Ennemis craintifs des masses révolutionnaires, mais liés à eux par la fiction d'une doctrine commune, le marxisme, ils se sont trouvés forcés de la défendre contre la vindicte des bureaucrates et des soldats.

Pour réaliser par degrés le programme de relèvement qu'ils ont conçu dès 1920, fonctionnaires et officiers doivent ruser perpétuellement avec des chefs incapables ou malhonnêtes. Et c'est ce qu'a la longue, ils ne pourront plus supporter. En appelant au pouvoir la démagogie nationale-socialiste, ils entendent conquérir la liberté de gouverner l'Allemagne à leur guise, sans se laisser arrêter par l'obstruction des politiciens. C'est ce que le pacte du 30 janvier 1933 leur permet de faire.

Sans doute, d'autres dangers naîtront de cet accord. Les nationaux-socialistes ne sont pas hommes à se contenter du rôle de soldats. Ils prétendent appliquer leurs idées. Les administrateurs de métier considèrent avec scepticisme beaucoup de ces nouveautés. Le tumulte continu de la propagande leur déplaît; ils redoutent les imprudences et les coups de tête de diplomates improvisés. Mais, en échange, ils ont pleine liberté dans le domaine technique; quand il s'agit de questions graves, tout l'appareil de contrainte du parti est à leur disposition. Des lois implacables assurent le secret de toutes entreprises, les délient de toute opposition gênante. Bref, le régime actuel comporte la dictature de fait de fonctionnaires et de soldats, soutenus, épaulés par une démagogie fanatisée.

Des colons, non des sauvages

En marge du discours du Trône

Nous constatons avec plaisir que le gouvernement de Québec s'apprête à passer une loi de colonisation qui puisse satisfaire aux exigences de la charité et aux besoins du pays. Ce passage du discours du Trône semble du moins l'indiquer.

"Le ministre a pris l'initiative de nouvelles méthodes de colonisation. Il fournit des terres libres à nos défricheurs, afin de mieux favoriser leur établissement. Il croit aussi qu'il importe de coloniser de proche en proche, particulièrement de peupler autant que possible les paroisses déjà constituées. Pour lui permettre d'appliquer cette politique, il vous demandera d'autoriser le ministre de la Colonisation à établir des cultivateurs et des fils de cultivateurs sur des terres inoccupées ne faisant pas partie du domaine public."

Nous ignorons les détails du projet de loi qui se prépare. Il y faudrait des experts désintéressés et bien au courant des conditions. Des plans devraient être dressés pour constituer, dans les parties déjà organisées de cette province, des groupes complets par eux-mêmes, où chaque colon trouverait à sa portée les éléments d'une vie sociale élémentaire.

Le bilan du plan Vautrin (plan qui comportait d'excellentes parties et qui fut adopté avec la meilleure foi du monde) n'est guère consolant. En l'appliquant, on a établi sur des terres neuves 5,516 familles; là-dessus, 1,408 ont quitté leur lot. Restaient, en 1937, 4,108 familles, dont un tiers peut-être auront déguerpi avant deux ans. Chacune de ces familles a coûté \$3,000 au gouvernement. C'est le prix d'une bonne terre faite.

Il nous semble que l'on aurait pu trouver, avec les \$11,240,000 dépensés dans cette aventure, 4,000 fermes défrichées, qui auraient fortifié le noyau des paroisses existantes et auraient procuré à un plus grand nombre, sinon le confort, du moins la sécurité et un bonheur relatif. La province y aurait énormément gagné en richesse agricole. Certaines dépenses de voirie auraient été évitées, car, dans la somme indiquée plus haut, ne sont pas compris les déboursés de 86 milles d'"essouchage" de chemins, 850 milles de chemins nouveaux et 2,340 milles de sentiers améliorés (ima-

ginez un peu! De simples sentiers pour mettre des populations entières en relation avec le monde!)

Nous ne sommes pas opposés à l'expansion du territoire cultivé. Nous n'irons pas jusqu'à prétendre que seules les vieilles paroisses doivent être remplies après avoir été dépeuplées. Mais nous avons la conviction que le gouvernement, en ouvrant des terres nouvelles, à même le domaine de la Couronne, a pour devoir non seulement de s'assurer de la fertilité du sol, mais aussi de faire les travaux préliminaires qui assurent au colon, dès son arrivée, une vie convenable. "Il importe de coloniser de proche en proche, lisons-nous dans le discours du Trône. C'est la bonne formule. L'exil dans les Sibéries canadiennes prendra fin.

Mais même en y allant "de proche en proche", il convient que chaque groupement nouveau de défricheurs soit établi d'après un plan soigneusement élaboré. Qu'on se donne la peine de diviser les terres autrement que dans les vieilles paroisses, où le cultivateur, possédant une terre toute en longueur, au milieu d'une forêt de clôtures, est forcé de passer la moitié de sa vie à marcher pour atteindre les deux bouts de son bien. Qu'on sache centraliser le noyau d'une commune, de façon à mettre toutes les commodités sociales à la portée de chaque terrien sans toutefois éloigner celui-ci de la terre qu'il cultive.

Nous espérons pouvoir présenter, dans un avenir rapproché, les principales délimitations d'une paroisse ou d'un village où l'on aura tenu compte des besoins de la vie moderne. On se rendra compte de plus en plus que l'établissement du "matériel" humain ne se fait pas comme la pose des quelques pièces de bois qui forment la charpente d'un édifice. L'homme est plus souple que la matière inanimée, plus sensible et plus exigeant aussi. Quand on ne lui donne pas les joies légitimes d'une vie saine et qu'on le plonge dans un ennui mortel, il ne se résigne pas; il réagit, et, dans le cours du temps, il devient un révolté, c'est-à-dire, un être dangereux. L'expérience nous démontrera de plus en plus l'existence de ce phénomène.

Paul RIVERIN

La Revue du Marché

Il n'y a pas de doute que le Gouvernement se rend compte du fait que ses dépenses énormes et que l'augmentation de la dette fédérale n'ont pas beaucoup réduit le nombre des chômeurs depuis la crise sous l'Administration Hoover et qu'en vue de l'élection prochaine des Chambres une attitude plus pratique doit être adoptée si une reprise doit être en cours avant ces élections. On doit aussi se rendre compte (et la situation économique en France est un exemple frappant) qu'il y a des limites à des budgets déficataires, que le marché des obligations gouvernementales à longue échéance n'est pas insatiable et que la lourde dette à court échéance — dont un montant est déjà émis — représente une menace qui pourrait avoir de graves répercussions, tant du point de vue économique que politique. D'autre part, les affaires sont appelées à reconnaître le côté social de la situation et à faire preuve d'une attitude plus libérale afin de coopérer plus amplement et de reprendre leurs fonctions légitimes d'administrateurs d'entreprises, en conformité avec les us et coutumes des temps actuels.

Nous pensons, bien que la tendance des affaires et des marchés ait été défavorable pendant la plus grande partie de 1937, qu'elle devrait être favorable en 1938. Une tendance à la hausse est imprévisible actuellement mais, même si ce revirement devait s'effectuer lentement, un tel changement serait encourageant et empêcherait naturellement une continuation de la détérioration de notre système économique. Les chiffres de 1938 seront comparés avec les chiffres plus élevés de 1937 mais, au fur et à mesure que nous avancerons dans l'année, la différence s'atténuera. Cependant, l'évidence statistique de la tendance à la hausse ne sera probablement pas discernable avant quelques mois, en sorte que même si le marché montait prochainement en prévision de cette tendance, de bonnes opportunités d'achats devraient se présenter avant que la tendance en question apparaisse réellement.

A tous ceux de nos lecteurs et amis qui nous procureront un abonnement nouveau, nous enverrons gratuitement un exemplaire

d'«Art et Combat»

de Jean-Charles Harvey

L'inflation dirigée, une inévitable nécessité

(Service de la maison Racine & Cie)

Nonobstant la répugnance avérée des gouvernements envers les mesures inflationnaires, l'état des finances nationales, déjà bien obérées, par les crédits fantastiques de guerre, fait que nous ne pouvons plus vivre sans inflation. Les déficits budgétaires s'accroissent partout sans laisser d'autre alternative que l'inflation, à moins de n'avoir encore recours à une saignée intolérable de taxes additionnelles. Comme disait finement un homme d'état au parlement hollandais, Mr. Deterding, "nous devrions commettre l'erreur de dévaluer". Dans le même ordre d'idées, Roger Babson, en réaliste consommé, affirme que les circonstances nous obligent aujourd'hui, à une certaine somme de concessions doctrinales et que les Etats-Unis le veulent ou non, elles seront bientôt acculées à repudier leur dette de 38 milliards de dollars ou d'avoir recours à l'inflation.

Enfin, une haute autorité anglaise, Sir Henry Strakoske disait récemment dans une lettre ouverte au Times de Londres "que la réévaluation de l'or dans le sens ascendant, avait fourni le moyen le plus pratique et le plus expéditif de restaurer l'équilibre économique interne du pays et que ceux qui décrient cette pratique envisageaient la chose d'une manière absurde".

En somme, peu d'obstacles sérieux s'opposeraient vraiment à une évolution paisible de l'or vers son objectif final de \$41 l'once, vu que cette mesure s'est déjà considérablement infiltrée dans les rouages actuels du progrès. Malheureusement, cette étape décisive, visant à la livement atteinte que lorsque la dette hausse du prix de l'or, ne sera définitivement atteinte que lorsque la dette publique des gouvernements montrera des signes évidents d'effondrement et à ce moment-là le remède héroïque sera appliqué hâtivement.

Du reste, quelle que soit l'objection des théoriciens concernant la révision du prix du métal précieux, devant les nécessités impérieuses imposées par les circonstances, bien des pays se sont vus dans l'obligation de laisser leurs devises monétaires chercher leur véritable niveau en attribuant au peu d'or dont ils disposent une plus-value considérable. Ainsi le prix de l'or a atteint \$43 au Danemark, \$44 en Nouvelle Zélande et en Australie, \$45 en France, \$49 en Argentine, \$50 en Chine, \$56 au Japon, \$58 au Brésil et \$71 au Chili.

Il est impossible de concevoir, de nos jours, la réalisation de l'équilibre budgétaire et commercial d'un pays sans se résoudre à l'inflation et cet objectif souhaitable ne peut être obtenu sans une hausse sensible dans le prix de l'or.

J. R. ROUSSO.

LES ARMEMENTS ET LA DÉFENSE NATIONALE

J'étais invité à parler d'armements et de défense nationale devant le Canadian Youth Congress, section de Montréal, et je m'y suis rendu. C'était la première fois que l'occasion m'était donnée de prendre contact avec cette association, et, une fois rendu chez elle, j'ai constaté que tous les éléments les plus disparates s'y trouvaient représentés, depuis les groupes les plus orthodoxes jusqu'aux factions les plus radicales. Il y avait là un intéressant sujet d'étude.

Une dizaine de discours furent prononcés. Tous s'élevaient avec violence, non seulement contre les excès d'armements du monde entier, mais aussi et surtout contre le modeste programme de défense nationale que veut exécuter le gouvernement actuel du Canada, avec la collaboration apparente des deux partis traditionnels.

Seul de tous les orateurs, j'ai cru devoir approuver, dans une certaine mesure, la politique fédérale sur cette question brûlante. Je regrettais d'avoir à déplaire à ces jeunes, dont j'admire l'ardeur, mais il me semble que, en réfléchissant dans le calme, on comprend qu'aucun pays au monde, à l'heure actuelle, ne saurait se payer le luxe de rester sans défense contre toute surprise. Car personne ne connaît l'avenir. Le monde marche vite, beaucoup plus vite qu'on le croit, et l'heure peut venir où le Canada serait attaqué et envahi, risquant ainsi de perdre ses institutions démocratiques, ses libertés, sa personnalité ethnique et son bien.

Le principal argument de ces jeunes était celui-ci: "Le Canada n'est pas et ne sera jamais en danger. Aucune puissance ne traversera les mers pour s'y implanter par la force. D'ailleurs, la nation qui tenterait pareille aventure aurait affaire aux Etats-Unis. Laissons aux Américains le soin de se battre pour nous."

Cela était débité avec des violences de langage particulières aux jeunes dont le sang est bouillant et que l'expérience de la vie n'a pas trempés. L'un d'eux disait: "Plutôt que d'aller me battre à l'étranger, je préférerais donner ma vie dans nos rues ou bien me laisser pendre au poteau du coin." Un autre, plus âgé, mais attardé dans sa jeunesse, s'écriait: "J'ai des fils qui seraient en âge d'aller à la guerre, si le conflit éclatait. Plutôt que de les laisser partir, je les tuerais moi-même!" Qui peut affirmer avec certitude que jamais le Canada n'aura à subir les assauts d'une puissance étrangère? Les événements qui se déroulent avec rapidité, nous apportent, chaque année, des surprises. Des choses que nous croyions irréalisables hier sont devenues les réalités du jour. La vie est pleine de ces illogismes apparents, qui dérouteront tous les calculs. "Il n'est donc pas si sûr que cela que notre pays soit à l'abri de tout attentat à main armée."

Quant à confier uniquement aux Etats-Unis le soin de se battre, à notre place, ayons la décence de n'y pas songer ou du moins de ne pas nous en vanter. Tout homme, surtout s'il est jeune, se fait un point d'honneur de se défendre lui-même et surtout de ne pas laisser à un compagnon ou à un ami la tâche de laver une injure faite à lui-même. Si un voisin à la bonne grâce de venir me prêter main forte contre l'agression d'un ennemi à moi, eh bien! je ne me contente pas de me croiser les bras et de le regarder se faire casser la figure à ma place. Je l'aide de mon mieux.

Dieu sait si je suis contre la guerre, contre les armements, pour la paix. C'est pourquoi je conserve un reste d'illusion à l'égard de la Société des Nations, seul organisme qui

puisse, avec les réformes voulues, mettre un terme à la folie universelle. Je trouve inconcevable que les principales puissances aient dépensé en engins de destruction, de 1930 à 1937, la somme effrayante de \$48,000,000,000, et que le programme de 1938 comporte une dépense additionnelle de \$14,000,000,000. Avec ces \$62,000,000,000, on aurait pu créer des travaux pour employer une multitude de crève-la-faim, améliorer les conditions sociales, l'hygiène, l'instruction publique, les relations entre diverses classes de travailleurs et entre peuples. Travailler pour construire et non pour démolir, quel rêve autrement plus généreux!

Quelques puissances de proie auront pris l'initiative de cette honteuse politique. Nommons-les: Italie, Allemagne et Japon. Quand ces nations militarisées, transformées en viande à canon, se rendront compte de leurs responsabilités, elles connaîtront des heures affreuses, s'il est vrai que la loi des compensations agit pour les peuples aussi bien que pour les individus. Elles ont forcé les pays démocratiques, qui avaient cessé un moment de s'équiper, de reprendre la course aux armements, et l'on voit aujourd'hui le monde divisé en deux courants formidables, qui un jour peut-être, se heurteront dans des flots de sang. Toute la civilisation est mise en danger par cette hystérie. Remarquons que ce ne sont pas les démocraties qui portent la responsabilité: c'est encore chez elles qu'on trouve le plus d'honnêteté, quoi qu'en disent les naïfs, les fous et les emballés. Ce sont les Etats à base d'autorité tyrannique qui les auront forcées à interrompre leur mouvement de pacification et de confiance.

Mais ces Etats militaristes sont bien payés de leur propre monnaie. Grâce à la réaction puissante de l'Angleterre et des Etats-Unis, liés au moins moralement, à la France, le triangle Rome-Berlin-Tokio sent bien que la partie est perdue. Voici les faits: les Etats totalitaires ou militaristes ne disposent que d'un tonnage de flotte de guerre de 2,032,632, contre un tonnage de 4,118,040 appartenant aux nations restant dans l'orbite des alliances ennemies probables: de 2,300,000 hommes, contre environ 2,400,000; de 9,000 avions contre 15,000.

Les provocations des dictateurs auront produit ce résultat. Sans compter que les réserves en or, en vivres, en matières premières et en produits de toute sorte sont du côté des démocraties et non du côté des valeurs de sabres.

Ce spectacle est tout de même triste. Dans un monde qui aurait tout avantage à vivre dans la paix et qui pourrait si bien laisser ses vaines et meurtrières théories racistes, pour s'adonner à l'amélioration de l'humanité entière, on se trouve que des menaces, des canons et de la trappaille. L'Espagne et la Chine sont couvertes de sang, en attendant d'autres horreurs.

Le Canada, qui est depuis longtemps le plus pacifique des pays et qui le sera indéfiniment souhaitons-le, a été forcé de songer aux premiers éléments de sa défense. Peut-on le lui reprocher? Il suffit d'étudier les conflits actuels de la Chine et de l'Espagne et de se rappeler la pénible histoire de l'Ethiopie pour se rendre compte que les pays entièresment désarmés sont invariablement les victimes des puissances de proie. Nous ne faisons que suivre les principes de la plus rudimentaire prudence.

Mais il est de notre devoir de ne jamais abandonner notre lutte pour la réalisation d'un rêve de paix. A bas la guerre.

J.-Ch. H.

La France qui ont fusionné des capitaux énormes disponibles à maintenir le marché de l'or a réussi à succès. De plus les Etats-Unis ont mis en "volée morte" une forte quantité d'or; l'Angleterre a voté un milliard de dollars de plus pour transférer sur l'or absorbant ainsi des quantités d'or que des individus par travers l'Europe et l'Orient avaient conservé en voûte et que la crainte d'une baisse du prix a amenés à sortir rapide. Nous notons les résultats des plans ainsi adoptés en lisant la dernière livraison de la Federal Reserve américaine qui dit ce qui suit: "Le mouvement considérable d'or de l'Europe aux Etats-Unis au cours du printemps a baissé de façon importante au début de juillet et a presque complètement cessé depuis." Si l'on étudie la question de l'or sous tous ses aspects, on en vient à la conclusion qu'aucun facteur économique n'est actuellement présent ou même à venir qui pourrait apporter une difficulté quelconque à maintenir le prix de l'or à \$35.00, soit à New-York, soit à Londres.

(De la maison Forget et Forget.)

Un seul numéro du journal "Le Jour" vous fournira autant de lecture que des "Digests" américains à dix et quinze sous, et "Le Jour" est en français.

« ON NOUS ÉCRIT »

J'ai lu votre article — reportage sur Grey Owl. J'en avais beaucoup entendu parler par les journaux anglais. C'est très bien d'avoir fait connaître aux nôtres un guide aussi véritablement humain. J'avais toujours pensé qu'un homme de votre trempe aurait compris et aimé Grey Owl. Et c'est toute une révélation: vous le connaissez depuis longtemps. Je vous dis toutes ces choses afin que vous sachiez un de ces jours l'éducation de nos gens sur une autre liberté pas assez comprise et que j'appellerais: "La liberté ou le droit à la vie des animaux". Que de massacres, d'abattages inutiles, que de fureur sanguinaire ne constatons-nous pas quelquefois chez nos bons Canadiens qui seraient les premiers surpris si on leur disait que c'est mal de tuer les animaux sans nécessité.

Ainsi donc, pour vous donner un exemple récent, vous devez en connaître des douzaines de semblables. Je travaille vis-à-vis l'île des Soeurs à Verdun. Depuis quelques jours un hibou aux proportions respectables se promenait dans les parages, cela dura deux ou trois jours mais cela ne pouvait durer ainsi. Il a fallu que quelqu'un l'abatte. Vous comprenez un oiseau il faut tuer ça une bête en liberté, c'est à tout le monde, il faut vite la faire disparaître. On ne pense qu'au fusil. Quelle éducation n'est-ce pas? Je n'ai nul doute qu'ayant si souvent combattu pour la liberté, vous aurez un de ces jours un cinglant article à ce sujet et ferez comprendre aux nôtres que le plus sincère ami est le plus souvent l'animal qui soit domestique ou non et que la bête la plus dangereuse c'est l'homme.

Agreez cher Monsieur Harvey mes salutations empressées.

J. Charles DOYON

Ottawa, 19 janvier 1938.

Mon cher Harvey,

Je suis confus, vraiment, et je ne saurais trop m'excuser de mon silence et de mon abstention. Votre journal a paru pendant mes vacances et à mon retour, votre lettre est restée dans mes cartons avec d'autres papiers. La négligence fait bouler de neige comme la malhonnêteté, la déveine, etc. Et voilà.

Veillez recevoir comme tardive réparation le prix de l'abonnement d'un an. J'admire votre talent et votre indépendance. Un homme capable de tenir une plume et de défendre ses idées, quelles qu'elles soient, mérite d'être encouragé. C'est rare, même parmi les administrés de M. Duplessis. Je ne crois pas beaucoup en la démocratie (du sérail je connais trop les détours) et je me refuse absolument à frapper d'une même flétrissure le

fascisme et le communisme, mais nous sommes d'accord dans combien d'autres domaines. Alors, bien du succès et acceptez avec mes regrets l'expression de ma sincère amitié.

E. S.

Thetford Mines, le 22 jan. 1938, Monsieur et cher Confrère,

Permettez-moi d'abord de vous féliciter de tout coeur pour le courage vraiment héroïque dont vous faites preuve en disant à chacun, ce qui doit lui être dit; ça n'existe plus ce genre de journaliste depuis quelques temps.

"Le Jour" est enfin, et bienvenu! Il nous ferait plaisir de recevoir un exemplaire de votre "Art et Combat"; en retour, nous publierons une note dans notre hebdomadaire attirant l'attention sur ce livre dont j'ai déjà entendu dire beaucoup de bien.

Merci d'avance et... bon courage!

Confraternellement dévoué,

C. A.

Montréal, le 22 jan. 1938,

Cher M. Rousseau,

Le soussigné est un lecteur assidu de votre remarquable journal et goûte profondément cet esprit désintéressé de croquis qui anime vos écrits, contre les travers et les médiocrités intellectuelles de notre siècle.

L'état léthargique du marché ne nous permet pas de donner de l'ampleur à notre publicité pour le moment, mais à la première occasion, votre journal aura sa part.

Veillez agréer nos sincères salutations,

J. R. R.

Québec, 28 janvier 1938,

Monsieur,

C'était avec joie que je trouvais, dans le premier numéro du "Jour", un article à la fois humain et, j'oserais dire, divin, de François Mauriac, intitulé "Renan".

Chaque semaine, j'espère vous voir récidiver dans ce domaine. Dites! Pourquoi ne nous donnez-vous trois ou quatre bons articles, extraits de journaux français? Ça serait chic! Et ça nous ferait rudement plaisir!

Alors, j'espère?

J'ai fort apprécié "Mauriac, catholique et romancier" et tiens à vous le dire. Je vous avoue, en terminant, qu'en ouvrant votre journal, c'est à vos "billes" que je cours d'abord. Et... l'on court à ce que l'on préfère!

A. G.

La vocation de la liberté

(Suite de la page 8)

Prusse qui battait nos armées, n'a d'égalé que celle qu'inspirent à quelques-uns de leurs descendants les dictateurs modernes. On peut même dire que les dictatures tiennent à certaines couches de l'esprit français par des racines autrement fortes que celles qui relient Frédéric II à la France de Louis XV. Le roi de Prusse était disciple de Voltaire, mais seulement pour ce qui touche à l'impérialisme et à la prosodie, tandis que le Duce, par exemple, a trouvé chez nous l'essentiel de sa doctrine.

Nous ne pourrions opposer notre jeu à son jeu avec efficacité, qu'en élargissant cette liberté retournée contre nous par ceux qui l'exercent, mais qui se servent d'elle contre elle.

Eh bien, la France demeure malgré tout attachée à ce principe sublime, et si redoutable pour sa sécurité. La Nation orgueilleuse accepte des humiliations et des abaissements, plutôt que d'accomplir les gestes qui, en enchaînant les individus, lui permettraient de rendre coup pour coup. Elle va jusqu'à refuser d'établir aucune distinction entre la liberté et la licence, alors que parmi ses enfants, les adversaires de l'Etat démocratique en établissent une à leur usage entre le pays légal et le pays réel, ce qui leur permet, en toute conscience et en toute bonne foi, de tirer à boulets rouges sur le premier sans que le second, prétendent-ils, en soit atteint!

Cette nation qui vous semble si faible, songez à ce qu'il lui faut de force contre la tentation de la force! Sa mission d'aujourd'hui, c'est de sauvegarder une certaine idée de la créature libre, le respect de l'être humain, la connaissance de ce que vaut la plus humble vie. Cette France, laïque, et rationaliste, croit presque seule, dans l'Europe de 1937, à la valeur d'une seule âme humaine. Elle paie terriblement cher son attachement à un Credo à la fois humaniste et chrétien.

Ce n'est pas un attachement égoïste. C'est pour vous tous que nous voulons le professer, non des lèvres, mais de l'esprit et du coeur. Il nous en coûte plus cher que vous ne sauriez croire. Méfiez-vous, pourtant, de ceux qui vous parlent de notre décadence. Vous ne voyez

JEAN STIEN
gastrologue
Toujours au 505 Dorchester (est)
PLateau 0704

À NOS LECTEURS

Afin d'éviter tout retard et toute confusion, nous prions nos lecteurs de toujours mentionner sur l'enveloppe le service (direction, administration, rédaction) auquel ils désirent s'adresser.

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est donné par les présentes que THOMAS MCDADE, de la cité et district de Montréal, dans la Province de Québec, gendarme, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son épouse, MARY HAWKES, pour cause d'adultère.

DANIEL P. GILLMOUR, Procureur qui requiert, Montréal.

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est donné par les présentes que MILLICENT BARBEAU EDMONDSON, de la cité et district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente ou prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son époux, JAMES LEO EDMONDSON, de Montréal, pour cause d'adultère et d'abandon.

* Daté à Montréal, ce 15e jour de janvier 1938.

ROYAL E. C. WERRY, C.F., Procureur qui requiert.

SI VOUS NE VOULEZ PAS DU RÈGNE DE L'ÉTEIGNOIR

Les PROCHAINES FÊTES de PARIS

Saison de Paris 1938

L'activité du Commissariat des Fêtes de Paris se manifeste à la fois par la coordination des manifestations organisées pendant la saison de Paris et par la réalisation, à cette époque, de manifestations d'un caractère exceptionnel.

L'année dernière, le Commissariat des Fêtes de Paris a pris en charge la réalisation de quatre fêtes:

La Centenaire de l'Arc de Triomphe.
La Nuit du Directoire, dans les jardins du Palais Royal.
Le Songe d'une nuit d'été à Bagatelle.
Le Vrai Mystère de la Passion sur le Parvis Notre-Dame.

Cette année les Commissions d'étude, sous la présidence de M. Robert Trebor, ont abouti aux projets qui vont être inaugurés ci-après et qui ont été approuvés par le bureau du Commissariat.

Ce Bureau est composé de:

MM. François LATOUR; DARRAS, directeur des Beaux-Arts de la ville de Paris; Georges HUISMAN, directeur général des Beaux-Arts; Robert TREBOR, président du syndicat des directeurs de théâtres; Henri CHAUMET, directeur au Ministère du Commerce; Georges CONTENOT, président de la 4^{me} Commission du Conseil Municipal; Raoul DAUTRY; FERRASSON, président de la Chambre de Commerce de Paris; André MARIAGE, président du syndicat d'Initiative de Paris; Victor BUCAILLE, syndic de la ville; Lucien LASSAL, conseiller municipal; Lucien LASSAL, trésorier de la Chambre de Commerce; Georges de WISSANT.

A défaut d'une survivance totale ou partielle de l'Exposition qu'elles ne pouvaient préfigurer au cours de leurs travaux, les Commissions d'étude du Commissariat des Fêtes ont pensé qu'en tout état de cause, elles devaient se préoccuper de l'utilisation pour la saison de Paris 1938 des monuments légués à Paris par l'Exposition 1937: la grande salle du Trocadéro et les Musées d'Art Moderne.

Le Commissariat des Fêtes de Paris a donc mis en rapport dans ce but avec les services qualifiés de la ville de Paris et de l'Etat et a établi les projets suivants pour les fêtes de Paris pendant l'été 1938:

Le cortège féérique de la lumière

Ce cortège, dû à l'imagination de M. Stany Gauthier, Conservateur du Musée des Ducs de Bretagne à Nantes, mettrait en valeur les diverses utilisations de la lumière.

Il servirait d'inauguration à la voie grandiose, aujourd'hui terminée, qui va du Rond-Point de la Défense à l'Arc de Triomphe et pourrait même se poursuivre Avenue des Champs-Élysées jusqu'à la Place de la Concorde.

Le projet de M. Stany Gauthier est composé à la fois de Chars et de figurants. Il se compose ainsi:

1° La Musique; 2° Les Torches; 3° Les Flambeaux; 4° Les Bougies; 5° Les Lampes; 6° Les Vers luisants; 7° Les Lucioles; 8° Les Diamants; 9° Le Quartz; 10° Les Cristaux; 11° Les Phares; 12° L'Électricité; 13° La Lune et les étoiles; 14° L'Arc en Ciel; 15° Le Soleil.

Vendra d'abord le char représentant une TORCHE entourée de femmes vêtues de chlamydes à la Grecque.

Les FLAMBEAUX ET LES BOUGIES seront portés par des laqueurs de l'époque Louis XIII et Louis XIV.

Vendront ensuite les lampes, cortège composé d'hommes enfarinés dans de grandes lampes de carton.

Le VER LUISANT sera un long fuseau annelé transparent et lumineux porté par des hommes à pied.

Puis les LUCIOLES représentées par des femmes en costumes orientaux ou japonais portant des baguettes lumineuses.

Le QUARTZ et les CRISTAUX formeront un seul char qu'entoureront des femmes dans des cubes lumineux figurant des diamants.

«LE NORMANDIE» avec ses hublots éclairés et ses projecteurs passera ensuite entre deux phares tournants entourés de figurants représentant des marins porteurs de falots.

Vendront ensuite le CHAR DE L'ÉLECTRICITÉ entouré de femmes et d'hommes portant des costumes à paillettes et des drapeaux métalliques.

Le CHAR DE LA LUNE et des ÉTOILES avec des femmes en tutus de danseuses formant une voie lactée, tandis que des Pierrots avec des mandolines lumineuses chanteront des aubades à la lune.

Puis le CHAR DE L'ARC EN CIEL avec des figurants habillés de papiers métalliques et multicolores.

Et pour terminer, le CHAR DU SOLEIL autour duquel graviteront les astres.

La force électrique de ces chars sera alimentée soit à des accumulateurs, soit à des groupes électrogènes portés par les Chars ou des camions attelés à ceux-ci.

La nuit de la Rose à Bagatelle

Cette année, la Direction des Beaux-Arts de la ville de Paris compte réaliser dans le Palais de Bagatelle une exposition de tableaux consacrés à la «Rose».

En même temps que cette exposition, une soirée est envisagée sur la grande pelouse de Bagatelle. Les soubas seront servis sur cette pelouse et pendant ces

soupers, se déroulera sur une scène une suite de divertissements consacrés à la «Rose» et où seront évoqués par des chants, des danses, des poèmes, des ballets, tous les souvenirs littéraires, artistiques, théâtraux, chorégraphiques consacrés à la rose (ex: «Mignon» allons voir si la rose» de Ronsard; le ballet de la rose de J. L. Vaudoyer; le Spectre de la Rose avec Serge Lifar, etc.). Des roses seront distribuées aux spectatrices auxquelles on demandera de venir dans des toilettes de couleur rose.

Le concours des Rosatti sera demandé et peut-être leur fête annuelle où l'on couronne la reine des roses pourra-t-elle coïncider avec cette fête.

Le Bal des chefs-d'œuvre dans les musées de la ville de Paris et de l'Etat, Avenue de Tokio

Sur la terrasse illuminée qui se trouve entre les deux Palais et dans l'un des Palais lui-même, sera organisé un Bal avec les concours des Ecoles de peinture.

Le Bal sera costumé et chaque costume devra rappeler un portrait ou un Chef-d'œuvre pictural célèbre.

Des prix seront décernés aux costumes les plus ingénieux.

D'autre part, la décoration intérieure du Palais sera demandée à des peintres notoires.

Un souper sera servi dans la salle de spectacles du Musée d'Art Moderne et pendant le souper seront représentés des tableaux vivants évoquant les chefs-d'œuvre connus de nos Musées.

Au besoin on pourra y ajouter une ou deux saynètes, comme le «Peintre exigeant» de Tristan Bernard et demander à des peintres ou à des caricaturistes des numéros de dessins ou même de chant.

Le centenaire du Requiem de Berlioz aux Invalides

Cette manifestation serait destinée à fêter le Requiem de Berlioz dont le centenaire échoit en 1938. Organisée par Pierre Leroy, qui a fait exécuter l'année dernière, la légende de sainte Elisabeth à l'église Saint-Eustache, cette manifestation aurait lieu, sous réserve des autorisations nécessaires et de divers concours, dans la grande Cour des Invalides, où le Requiem serait exécuté par un orchestre de choix, dirigé par un Chef d'orchestre notable.

Un festival Ravel au Trocadéro

Avec l'appui de la direction générale des Beaux-Arts, cette soirée consacrée au grand musicien qui vient de disparaître évoquera le souvenir d'un des plus grands compositeurs français. On puisera dans toutes les œuvres de Ravel, œuvres mélodiques, opéras et opéras-comiques, les morceaux et les scènes les plus caractéristiques de son œuvre avec le concours des troupes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, sous la direction d'un ou de plusieurs Chefs d'orchestres connus.

Peut-être ce festival pourra-t-il se compléter par une semaine musicale.

Le souper du grand roi

Cette fête sera établie en liaison avec les fêtes prévues à Versailles et à Saint-Germain, pour le Tricentenaire de Louis XIV.

Elle aura lieu dans l'un des salons des hôtels de la Place Vendôme, illuminés pour la circonstance.

Le Roi Louis XIV et sa Cour convieront l'élite parisienne et étrangère à un souper servi suivant la tradition royale avec un menu de l'époque. Des ballets et des divertissements offerts au Roi Soleil précéderont un Bal des Bijoux au cours duquel, par une anticipation féérique, le Grand Roi verra s'évoquer devant ses yeux, toutes les élégances de 1938.

Cette manifestation est organisée avec le concours du Comité Vendôme qui groupe la plupart des industries de luxe de la rue de la Paix et de ses environs.

Le vrai mystère de la passion

Des représentants qualifiés des agences de voyages françaises et étrangères ont demandé à l'humanité que la tradition du «Vrai Mystère de la Passion» ne soit pas abandonnée.

Ce spectacle inoubliable qui fut présenté ces dernières années à des milliers de spectateurs sur le parvis Notre-Dame sera vraisemblablement repris en 1938 du 20 au 30 juillet.

Les touristes canadiens qui iront en France pendant l'été 1938 pourront donc assister à ces fêtes splendides dont ils rapporteront un ineffaçable souvenir.

«LE JOUR»

est pour l'homme d'affaires un intermédiaire idéal pour la sollicitation de certaine clientèle.



«Pelleter la neige ne vous fatigue donc pas?»
«Je reprends souille en fumant une Sweet Cap!»

CIGARETTES SWEET CAPORAL

«La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé.»

Carillons d'hiver

C'est l'hiver! A l'appel de naïves chansons,
Les cloches d'un air pur dissèment leur joie;
A tous les horizons retentissent les voix
Des clochettes, qui rythment la danse des sons.

L'écho ayant jeté en testes tourbillons
Ses vagues résonances au dessus de nos toits;
Avec le courant d'air pur ou gicle le froid.
Les sources libérées atteignent nos maisons.

Sur la brillante neige dévale un traineau
Et ses grelots s'inspirent d'un trille d'oiseau
Qui s'enfile, puis s'éteint, au détour de la route.
Ecoutez! On croirait entendre les voix douces,
Que tamise la ouate et recouvre une housse,
Au retour de l'hiver, que le silence envoûte!

Janvier 1938

Charles DOYON

Humour quand tu nous tiens!

Quelques exemples de ces questions intelligentes que posent certains de nos contemporains, et de ces réponses, non moins brillantes, que certains journaux se croient obligés de passer pour satisfaire leur clientèle hautement intellectuelle

D. — Avant la venue de Tino Rossi, j'étais fiancé. Depuis, je suis délaissé. Consolerez-moi s'il-vous-plait.

R. — Je vous conseille de mêler vos chagrins à ceux de Fridolin. A deux on se console toujours mieux.

D. — Mon amie doit partir bientôt pour un séjour dans les montagnes. J'irai la reconduire à la gare. Convient-il que je l'embrasse sur la plate-forme?

R. — Sur le bec, mon ami. Au fait, y va-t-elle pour faire du ski?

D. — Qu'y a-t-il eu de remarquable dans la journée du 15 septembre 1937?

R. — Le JOUR né le 15 septembre 1937 s'annonçait un siècle à l'avance pour clamer haut l'indépendance!

D. — J'ai un oeil vert — l'autre gris. Est-ce un empêchement de mariage?

R. — Que non! Ce n'est qu'après tout un petit travers d'une seule partie de la tête. Combien se marient avec toute la tête de travers?

D. — J'ai trois prétendants: L'un m'aime pour ma beauté — le deuxième pour mon intelligence et le troisième pour mes sous. Lequel dois-je choisir?

R. — Attendez celui qui vous aimera pour votre modestie. Si vous craignez le délai, tirez les trois autres au sort. Adviennent que pourra, votre part sera encore la part du lion.

X. Y. Z.

LYNE

FÉRIE DE LA GLACE

QUEBEC.— Hier soir c'était la férie de la glace à l'Aréna. On l'avait teinte de jaune, parée de trois millions d'arabes canadiens entre deux immenses castors québécois et entourée de guirlandes multicolores. Déjà l'atmosphère est saturée de beauté.

Et c'est sur cette surface peinte qu'évolueront, tour à tour de jolies balerines, les couples gracieux des danseurs, les acrobates et les clowns. Par une savante gradation, chaque numéro semble le summum, le nec plus ultra de l'habileté et de l'élégance, quand le suivant est inédit et plus merveilleux encore. Plusieurs fois pendant le spectacle, il m'a semblé entendre, comme un leitmotiv, ce thème d'un programme radiophonique: «Pirouette, c'est le geste gracieux du danseur».

Oui, comme ils étaient gracieux les mouvements de ces couples sur leurs lames d'argent! Synchronisme parfait dans leurs évolutions dû à une technique irréprochable et une direction intelligente. Tantôt ils s'élancent à pas précipités pour filer ensuite longtemps, longtemps dans la même pose plastique hardie. Puis ils repartent, scintillant sous les paillettes d'or et les chaudes couleurs de leur soierie; souples, légers, aériens, ne forment qu'un, par la simultanéité de leurs gestes, se séparent, tourbillonnent, se réunissent et se confondent de nouveau, emportés au même rythme musical.

Quand ils cessent, on veut les revoir; on applaudit de toutes ses forces, on frappe même du pied comme un bébé impatient. Ils reviennent une fois, deux fois, toujours charmants toujours nouveaux. On voudrait que cela dure encore et c'est déjà presque fini. L'annonceur se fait entendre dans un silence religieux; un silence inconnu des amateurs de hockey, un silence inusité dans ce lieu où l'on vient crier le trop plein d'énergie emmagasinée pendant la semaine. Une émotion s'est emparée de cette foule: un peu de beau est entré dans son cœur. Emotion esthétique (catharsis, si la mémoire m'est fidèle), voilà le miracle opéré par l'art. Cette multitude a été vaincue par la beauté, par l'art chorégraphique dans sa plus parfaite expression. La danse divisée par le patin et révélée par de grands artistes. Jeunes, forts et beaux comme des dieux païens, je ne puis songer sans pitié à ces autres foules réclamant du pain et des jeux à César qui ne leur offrait que du sang... Une dernière fois, les balerines en costume militaire manœuvrent avec la précision des cadets de Kingston, accompagnées bientôt des autres artistes qui nous enchantent par leur dernière apparition. Et chacun de quitter sa place sans hâte, à regret, mais plus gai, plus heureux, plus riche d'un spectacle merveilleux et d'un atome de cette énergie dépensée si généreusement pour nous laisser une parcelle de bonheur.

Georges ROY

Un gala d'étoiles

La grande nuit bleue monte et déploie son voile transparent sur l'écharpe flamboyante que le soir a tendu. Le monde un instant vacille entre deux royaumes puis lentement la souveraine prend possession de son empire.

L'heure rose s'efface devant l'incomparable majesté car désormais lui appartient le vaste espace. De tous les points du zénith ruissellent les flambeaux des étoiles. La tunique d'azur sombre apparaît cloutée de bijoux aux mille feux.

Dans la glacielle lumineuse bleue les constellations, groupées en de fantaisistes formes, se dessinent avec une netteté presque géométrique; voici la Grande Ourse telle un immense cerf-volant, la Petite Ourse couronnée du diamant étincelant de l'Etoile Polaire, et Orion et son inégal rectangle et le triptyque du Bélier; voici encore le Grand Chien qui donne asile à la vedette Sirius, comme le Cygne à Deneb, la Lyre à Véga, les Gémeaux à Pollux, le Taureau à Aldébaran et aussi la Chèvre qui s'abrite sous l'aile du Cocher.

Nos yeux ravis à l'inaccessible hauteur, font et refont le magnifique voyage et vont de découverte en découverte. N'est-ce pas Cassiopeï qui tremble d'un si vil écart au-dessus de Céphée et près de Persée? Et là au fond de la voûte céleste mais c'est la longue et svelte Andromède et le sinueux Pégase.

Quel enchantement nous offrent les étoiles, toutes les étoiles en ce splendide soir de gala. Elles ouvrent tout grands leurs yeux de lumière et jettent autour d'elles d'éblouissantes et froides clartés. La grande nuit bleue en est toute illuminée et semble palpitier d'une vie nouvelle.

Nos regards s'attardent longtemps sur cette fugitive beauté puis ils redescendent, à regret, vers la plaine blanche, blanche à l'infini.

Montréal, le 24 janvier 1938.

Monsieur «L'homme du Jour»

Montréal.

Monsieur, Réellement Monsieur je regrette infiniment de ne pas avoir la plume d'un Asseïlin pour vous marquer au fer rouge; il s'agit de Jean Sablon, ce n'est une de ces «p'tites femmes qui avaient les yeux fixés sur le crooner et qui faisaient des bouches en forme de choie» ou, qui vous écriez, non, je ne l'ai jamais vu, alors vos petites insultes ne m'atteignent pas «qu'il soit laid ou beau» c'est une question de goût, «intelligent», le connaissez-vous tellement monsieur l'homme du jour, moi pas (je vous l'ai déjà dit) seulement s'il a eu le tour d'intéresser les Américains (Etats-Unis-Canada) depuis deux ans, je trouve que c'est une bonne note à son crédit; tant qu'à la question de «chanter sans avoir de voix, même pas le plus mince filet», je laisse au petit article suivant le fait de vous répondre. — «Jean Sablon vient de remporter à Paris le grand prix Collin du disque pour la chansonnette française, avec son disque «Vous qui passez sans me voir»; parmi les membres du jury du prix Collin se trouvaient les éminents compositeurs Ravel et Charpentier. L'opinion d'un Ravel vaut bien la vôtre ne vous en déplaît. L'homme du jour est un de ces p'tits messieurs dont l'âme envieuse et jalouse ne comprend pas tout le charme de ce chanteur, sa façon de chanter, encore moins la délicatesse de la femme, nous les femmes nous ne comprenons pas toujours les goûts brutaux de l'homme quand il s'agit de boxe, de lutte, etc., mais nous nous taisons; s'il y a encore des femmes sentimentales dans ce siècle de snobisme à outrance, n'allez donc pas par vos chichis journalistiques éteindre la petite flamme qui ne vous touche même pas.

Ne vous en prenez pas trop à mon français et à mon orthographe, ils sont grignonnés, et je ne suis pas une bachelière satisfaite. Sans rancune.

Pauline THERRIEN

NOTE. — Ma chère Pauline, je vous invite à venir entendre avec moi Jean Sablon, s'il revient à Montréal. Je ne vous laisserai que convertie!

L'homme du Jour

BILLET

Histoire de chaise

Dans ma chambre j'ai une petite chaise, une berceuse qui occupe l'espace assez étroit entre le pied de mon lit et le pied... du mur.

Ayant dû servir beaucoup, elle n'est plus très belle, mais encore assez confortable quoique son vernis soit usé.

Le siège me plaît beaucoup, et pour cause, j'y suis bien assis, c'est-à-dire qu'il est large. Le dossier est, comme le siège, rembourré d'un tissu fleuri qui... en a vu bien d'autres.

Quand je me dépose dedans elle me jette en arrière et je suis là, la tête en l'air, comme un gros monsieur qui contemple la bouffée de fumée qu'il vient de prendre à son cigare.

Pour aider la «fonçure» qui commence à passer tout droit, j'ai placé un coussin écru que Maman a crochété. La toile est forte et cinq carrés en dentelle de même couleur sont appliqués dessus: quatre aux coins et le cinquième au centre.

Quand je prends place dans mon fauteuil, c'est le nom que j'ai donné à ma chaise, je me crois millionnaire, c'est dire qu'il n'en faut pas beaucoup pour s'illusionner. Si je veux m'y asseoir plus confortablement quand je lis mes nombreux journaux, une revue ou un roman ou tout simplement pour penser, (car il faut penser quelque fois dans la vie) je «me passe» la jambe par-dessus le bras, je me glisse puis je me trouve confortable puisque je suis assis sur le dos.

En a-t-elle rendu des services, en a-t-elle vu des choses! A-t-elle apporté sa faible cote-part à l'augmentation de la nation en servant; à une maman qui allaitait son enfant. Après avoir rendu tant de services elle est mise au rancard, dans la cave avec moi; moi qui commence la vie et elle qui est sur le point de terminer la sienne.

Elle est le seul être féminin que j'ai dans ma chambre; chose rare chez un jeune homme (comme la femme, l'homme doit en nos temps modernes, ne pas divulguer le nombre de printemps qui fait bouillonner son sang).

Je suis bien avec ma vieille, seule dans ma cave, elle est comme une bonne maîtresse de maison puisque, comme Maman, elle a toujours les bras tendus.

Arthur PREVOST

La prochaine campagne des magasins à chaînes

La «Canadian Chain Store Association» annonce qu'elle va continuer plus largement encore sa campagne de publicité faite par l'intermédiaire des journaux. Un vaste programme a été établi en se basant sur les excellents résultats donnés par la campagne de presse pendant l'été et l'automne 1937.

Voici ce que dit un récent communiqué de l'Association:

«Les membres de l'Association qui fournissent les fonds nécessaires à cette publicité sont convaincus de la valeur de cette méthode et du haut rendement qu'elle a donné. Le but de cette campagne est de faire connaître au public consommateur de la province de Québec, tous les avantages qu'il recueille du système des magasins à chaîne, avantage que partagent aussi les producteurs des produits de grande consommation, les fabricants et leur personnel, les municipalités, et le public en général.

«Les magasins à chaînes, en particulier les épiceries, ont très largement employé le système de l'annonce dans les journaux et l'expansion de cette publicité est un témoignage à sa valeur. En effet, l'annonce dans les journaux est celle qui touche le plus facilement le consommateur.

«Grâce à la publicité faite l'an dernier,

LETTRE de FEMME

New-York, 25 janvier 1938.

Ma chère Claudette, Tu es déconcertante!

Il y a dix jours, je t'annonce une surprise. Depuis, j'ai attendu en vain l'assaut de questions que, jadis en pareille occasion, tu n'aurais pas manqué de poser. — Serais-tu par hasard devenue plus patiente ou simplement moins curieuse? J'avoue que j'ai été un brin déçapointée et, qu'aujourd'hui encore, je me perds en conjectures devant un fait si banal en soi mais qui prend tellement d'importance puisque c'est de toi qu'il s'agit et que je croyais si bien te connaître. — Je soupçonne un malin lutin de faire des siennes et j'appréhende qu'à mon retour je serai celle qu'on surprendra. — Son nom s'écrit-il avec un grand A? — Ne me réponds pas — j'aime trop les surprises et, puisque nous y sommes revenues, je te dirai que la semaine dernière j'ai consacré une demi-journée à la recherche d'un souvenir qui te ferait au moins un petit plaisir.

J'ai donc passé, des parfums aux bijoux, des bijoux aux sacs à main, des sacs à main à la lingerie fine, enfin, d'un comptoir à l'autre j'étais arrivée à ne choisir rien du tout après avoir voulu tout l'apporter. J'avais tout d'abord jeté mon dévolu sur un parfum discret dont le flacon seul aurait émerveillé, puis je me suis souvenue tout à coup d'un bracelet d'or ancien qui avait attiré mon attention la veille. — Je laisse là le parfum pour courir au bracelet d'or, mais avant de revoir celui-ci j'ai arrêté mon choix sur dix objets différents. — Résultat: dix fois, j'ai changé d'idée!

Perplexe, je me décidai donc à remettre mon projet au lendemain et m'acheminai derechef vers l'hôtel. — J'avais compté sans le hasard! Je n'avais pas fait dix pas que j'aperçus tout à coup là, devant moi, au beau milieu d'une vitrine, un minuscule et noir manchon de plumes de coq. C'est ravissant, inédit. J'entre, je ressors, il est à moi, pardon, à toi!

Quand, au bal de Nicole, tu porteras ce bijou emplumé tu ne regretteras pas le bracelet d'or ancien ni le flacon aux fines cisélures.

Je me réserve le plaisir de t'apporter moi-même puisque le bal n'aura pas lieu avant une dizaine de jours. — Je te reviendrai peut-être d'ici-là. En attendant, je te «bonjourne».

MICHELLE

le public a appris à apprécier le kiyagin à chaînes et se rend beaucoup mieux compte actuellement de l'utilité du système qu'au temps où l'annonce de presse était moins développée.

L'Hôtel Windsor est le centre des affaires et de la vie sociale à Montréal... c'est le rendez-vous par excellence pour le déjeuner ou le dîner, les réceptions, les soupers après le théâtre, les banquets et les bals. Sa cuisine y fait les délices des gourmets. Ses vins ont une réputation à travers le Canada.

Windsor

ILE DE FRANCE

Allez en Europe par Le Havre. Prix adaptés aux conditions actuelles. Service impeccable. Cuisine française. Confort sans égal.

Départ 12 FÉV. Ligne Française

Autres départs: NORMANDIE, 2 MARS; PARIS, 12 MARS; ILE-DE-FRANCE, 19 MARS

Informations gratuites auprès des agences de tourisme ou Cie GIE TRANSATLANTIQUE 1146 Phillips Place - Montréal MA 2261

Le vrai goût de Hollande a toujours distingué les vieux gin bienfaisant et les vrais Canadiens l'ont toujours préféré depuis plus de cent ans!

La traine sauvage

Gin de Kuyper

20 ONCES \$1.90 10 ONCES \$1.00 40 ONCES \$2.60

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de J. Kuyper à Kuyper & Co., Rotterdam, Hollande. MAISON FONDÉE EN 1693

LISEZ "LE JOUR" ABONNEZ-VOUS! ABONNEZ-VOUS!

*Le Huron, le Mégathérium, le Palais de Glace
assuré et la Squaw raquetteuse
qui ne l'était pas.*

Nous avons lu, dans le discours du Trône, que l'on était résolu de sévir plus rigoureusement encore contre ce qu'on appelle le communisme (chose dont nos gouvernants ne connaissent que le nom) et qu'on

Paul RIVERIN.

Blind:

**FAISCEAUX D'ACTION
SEPARATISTE DU
CANADA-FRANÇAIS.**

aux contribuables vasouillards. Chemin faisant, le Huron rencontra son Mégathérium folâtre et lui proposa de faire un tour bras dessus, bras dessous. C'est ainsi qu'en vérité, le Mégathérium — diminutif d'Amérique — était accompagné d'une sauve

venue pour assister au Congrès, à l'unique congrès. Elle était un peu dépitée d'appréhender que la Reine des Sports avait fichu le camp à New-York, question de rigoler un peu et ne se consolait qu'à moitié de la Reine des Raquetteuses, élue à la dernière minute, en bouchetrou, peut-on dire. Les sourir mutins du premier magistrat de la métropole n'avaient pas réussi à la remettre d'aplomb. Puisque la Reine des Sports était allée rigoler à New-York elle, simple sportive allait rigoler à Morial. Et, naturellement, elle tomba sur le Mégathérium aux hasards d'une promenade. Gros, gras et

Le trio se rendit sur les lieux. Mais, hélas ! la pluie était tombée pendant de longues heures et le Palais qui avait été assuré avec prévoyance contre le feu et le vol, grâce aux soins diligents de nos nombreux politiciens, n'avait pas été assuré contre la fusion intempérative.

Aussi n'en restait-il pas de quoi abriter un ornythérique ou même un mormon.



Le guerrier impavide dit ces mots sublimes: O squaw, viens avec moi, je te montrerai la plus belle structure des temps modernes..."

Alors, la
squeu qui
n'était pas
assurée contre
la pluie,
mais qui l'é-
tait tout de
même, palpa
les flancs di-
vins du guer-
rier rouge
et s'inclinant sur son épaule s'en fut à
la recherche du Beau.

Le HURON

La haute civilisation condamne à la pauvreté absolue une foule de plus en plus nombreuse, en favorisant l'agrandissement des villes aux dépens de la population rurale, le développement de la grande industrie aux dépens de la production animale et végétale, et en créant un prolétariat qui ne possède pas un pouce de terrain, est jeté hors des conditions d'existence naturelles de l'homme, et doit mourir de faim le jour où il trouve fermés les chantiers, les fabriques et les ateliers.

Max NORDAN

Rien ne se fera contre la guerre tant que nous couvrirons d'honneurs les grands guerriers et que nous les offrirons sur un pavois à l'admiration de nos fils... Or, la fonction crée l'organe.

G. de la FOUCHARDIERE

C'est avec du mensonge fixé sur le marbre, sur le papier ou même sur une plaque photographique qu'on fait la vérité historique et la gloire immortelle des nations.

C. de la FOUCHARDIERE

L'art étant par excellence un phénomène de sociabilité, — puisqu'il est fondé tout entier sur les lois de la sympathie et de la transmission des émotions, — il est certain qu'il a en lui-même une valeur sociale : de fait, il aboutit toujours soit à faire avancer, soit à faire reculer la société réelle ou son action s'exerce, selon qu'il la fait sympathiser par l'imagination avec une société meilleure ou pire, idéalement représentée.

M. GUYAU

★ ★ ★

Si tous les êtres, et les plus humbles,
n'entrent pas dans la Cité, je reste dehors.

MICHELET

Si notre journal vous intéresse vraiment, vous ne manquerez de remplir le bulletin ci-dessous et de nous l'adresser avec votre chèque.

Oui, on peut parler de miracle. D'un côté de la frontière, un seul homme qui décide, agit; de l'autre, la confusion des partis, la haine des clans ennemis, l'irresponsabilité, et le droit reconnu à certains citoyens, puisqu'ils sont libres, de faire le jeu de l'adversaire du dehors. Situation si périlleuse que beaucoup l'ont jugée intenable; et soit à droite, le 6 février, soit à gauche, au lendemain des élections du Front Populaire, la France, résignée, semblait déjà tendre ses poignets aux chaînes toutes prêtes... Mais l'expérience a tourné court; rien n'a pu être encore sérieusement tenté chez nous contre l'homme-demeuré libre de penser ce qu'il veut, d'adhérer au parti qu'il préfère, de le défendre par la parole et par la plume, sans qu'aucune limite soit

par TITTLIT

A 15x15 grid with numbers 1-15 on the top and left edges. The grid contains a pattern of black squares forming a complex shape, possibly a letter 'A' or a similar abstract figure.

HORIZONTALLEMENT

- 1.—Les prétendus sauveurs de la race qui n'ont plus d'organe (sic) ! — Obstacle inattendu sur le chemin qu'on veut.
- 2.—Je choisis par l'élection. Dans la poésie ancienne, pièce du vers composé d'une brève et d'une longue. — En les.
- 3.—Nom d'un pars de ceux qui vont "Japon-au-nez". Appareil destiné à maintenir le corps du navière vertical. — Propos ou écrits haineux (fig.).
- 4.—Vieilles. — Patronne de Bruxelles.
- 5.—Je conjugaison.
- 6.—Le d'Alise. — Emirât de l'Arabie, au sud du Hedjaz — Interjection marquant la surprise.
- 7.—Genre de mammifères rongeurs. — Exposé en vente.
- 8.—Le collaborateur le plus populaire du "Jour" et cause de maux de tête pour tout le monde. — L'homme qui veut le monde pour son compte.
- 9.—Eau-de-vie de grain. — Vaste amas d'eau salée.
- 10.—Promon personnel — Chef-lieu de canton de la province de la France, dans la goudronnée. — Homme d'Etat goudronné.
- 11.—Grand fleuve de l'Afrique. — Sport.

VERTICALEMENT

1.—Sanctuaire de la Gerontocratie. — Petit "sablonnard".
2.—Conditions exigées pour être élu. Planche de bois.
3.—Nymphes des diptères. — Mesure néralaire chinoise. — Ibidem (abrev).
4.—Dévidoirs qui servent à tirer la soie des cocons. — Adjectif possessif. — Men partout avec soi.

SOLUTION DU PROBLEME NO 20
paru dans LE JOUR du 29 janvier

S	A	L	O	N	D	E	L	A	R	A	C	E	A
E	L	E	G	I	E	I	L	N	A	B	A	B	
S	E	M	E	L	L	E	D	A	R	A	G	O	
S	A	U	R	I	O	D	E	R	D	U	N	I	
I	E	C	A	L	E	S	L	I	B	A	N	E	
O	N	T	A	R	I	O	A	D	O	N	I	D	
N	A	S	I	S	I	R	E	T	I	M	M	E	
Z	E	I	S	T	M	A	J	O	R	I	T	E	
H	I	T	L	E	R	I	N	O	L	I	N	E	
E	C	E	A	O	D	C	A	L	L	O	T	E	
P	O	S	C	H	E	R	E	R	I	N	E	S	
B	U	D	G	E	T	A	S	T	I	C	E	S	
U	V	E	E	E	G	A	L	F	O	C	H	E	
R	E	N	O	U	R	R	A	I	N	L	A	S	
N	A	S	E	R	R	O	U	R	C	E	S	S	

Envoyez-nous la solution
Chaque semaine nous donnerons un volume
ART et COMBAT
autographié, à l'auteur de la réponse qu'un
tirage au sort aura favorisé



Les montagnes des environs de Val-Morin, sur la piste qui conduit de Sainte-Agathe / Sainte-Adèle. C'est la plus belle région des Laurentides pour le ski de "cross-country".
Photo C.P.R.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez faire le service de votre journal à

Tarif d'Abonnement au JOURNAL

Canada	}	. . . \$2.50 \$1.50
Etats-Unis		
France		
Royaume-Uni		

Montréal	3.00	2.00
Autres pays	3.00	2.00

N. B. — Les paiements doivent être faits par mandat-poste ou chèque affranchi payable au pair à Mont-réal. L'abonné ne recevra de retour que sur demande expresse.

pour une période de 1 an — 6 mois
(biffer l'indication inutile)

à partir de

Ci-joint le montant de dollars (\$.....)

(Payez par chèque ou mandat-poste)

(Signé)